Les Signes des Temps

„Quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et à la porte." Matthieu 24 : 33.

8ME ANNÉE, NO. 11. BALE (SUISSE) MAI 1884. 95ME NUMÉRO.

Les Signes des Temps

JOURNAL MENSUEL

Publié par la

SOCIÉTÉ DES ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR

—: COMITÉ :—

B.-L. WHITNEY - - - - - PIERRE SCHILD
ADÉMAR VUILLEUMIER

PRIX D'ABONNEMENT CINQ FRANCS
Par An, ou par Volume de 12 Numéros.

—: BUREAU :—
Angle des rues WEIHERWEG et BELCHENSTRASSE.

S'Adresser (FRANCO) : M. B.-L. WHITNEY, Bureau des SIGNES DES TEMPS, BALE (Suisse.) — L'année du Journal commence au mois de Juillet ; la Rédaction reçoit cependant des abonnements à toute autre époque — Les personnes désirant nous envoyer de l'argent soit pour le Journal, soit pour des traités, peuvent, s'il leur est difficile d'envoyer un mandat postal, nous faire parvenir des timbres-poste suisses ou français, surtout lorsqu'il ne s'agit que de petites sommes.

Articles Variés.

LUTHER ET LA RÉFORMATION*.

—LA—

DISPUTE DE LEIPSIG (Suite).

OUVERTURE DE LA DISPUTE—PORTRAITS DE LUTHER —CARLSTADT—ECK—LA QUESTION DU LIBRE ARBITRE —MELANCHTON—ECK—SERMON DE LUTHER—QUERELLES.

LE 27 juin était le jour fixé pour le commencement de la dispute. Dès le matin, on se rassembla dans le collége de l'université, et de là on se rendit en procession à l'église de Saint-Thomas, où une messe solennelle fut célébrée, d'après les ordres et aux frais du duc. Le service fini, les assistants allèrent en procession au château ducal. A leur tête marchaient le duc Georges et le duc de Poméranie; puis venaient des comtes, des abbés, des chevaliers et d'autres personnages de distinction, enfin les docteurs des deux partis. Une garde composée de soixante-seize bourgeois armés de hallebardes accompagnait le cortége, bannières déployées, au son d'une musique guerrière. Elle s'arrêta aux portes du château.

Le cortége étant arrivé au palais, chacun prit place dans la salle où la dispute devait avoir lieu. Le duc Georges, le prince héréditaire Jean, le prince Georges d'Anhalt, âgé de douze ans, et le duc de Poméranie occupaient les siéges qui leur étaient destinés.

Mosellanus monta en chaire, pour rappeler, par ordre du duc, aux théologiens, de quelle manière ils devaient disputer. «Si vous vous jetez dans des querelles, leur dit l'orateur, quelle différence y aura-t-il entre un théologien qui discute et un duelliste effronté? Qu'est-ce ici que remporter la victoire si ce n'est ramener un frère de l'erreur? Il semble que chacun doit plus désirer d'être vaincu que de vaincre!...»

Ce discours fini, une musique religieuse retentit sous les voûtes de la Pleissenbourg; toute l'assemblée se mit à genoux, et l'hymne antique pour l'invocation du Saint-Esprit, *Veni, Sancte Spiritus!* fut chantée. Heure solennelle dans les fastes de la Réformation! Trois fois l'invocation fut répétée et pendant que ce chant grave se faisait entendre, réunis, confondus, les défenseurs de l'ancienne doctrine, et les champions de la doctrine nouvelle, les hommes de l'Eglise du moyen âge et ceux qui voulaient rétablir l'Eglise des apôtres inclinaient très humblement leur front vers la terre. L'antique lien d'une seule et même communion réunissait encore en faisceau tous ces esprits divers: la même prière sortait encore de toutes ces bouches, comme si un seul cœur l'avait prononcée.

C'étaient les derniers moments de l'unité extérieure, de l'unité morte: une nouvelle unité d'esprit et de vie allait commencer. Le Saint-Esprit était invoqué sur l'Eglise, et le Saint-Esprit allait répondre et renouveler la chrétienté.

Le duc réunit à sa table les principaux personnages qui se proposaient d'assister au débat. Après le repas, on retourna au château. La salle était remplie de spectateurs. Les disputes de ce genre étaient les assemblées publiques de cet âge. C'était là que les représentants du siècle agitaient les questions qui préoccupaient tous les esprits. Bientôt les orateurs furent à leur poste. Afin qu'on puisse mieux se les représenter, nous donnerons leurs portraits, tels qu'ils ont été tracés par l'un des témoins les plus impartiaux de la lutte.

«Martin Luther est de taille moyenne, et si maigre à cause de ses nombreuses études, qu'on peut presque compter ses os. Il est dans la force de l'âge et a une voix claire et sonore. Sa science et son intelligence des Ecritures saintes sont incomparables; la Parole de Dieu est tout entière sous sa main. Il a outre cela une grande provision d'arguments et d'idées. Peut-être pourrait-on désirer en lui un peu plus de jugement pour mettre chaque chose à sa place. Dans la conversation il est honnête et affable; il n'a rien de stoïque ni d'orgueilleux; il sait s'accommoder à chacun; sa manière de parler est agréable et pleine de jovialité. Il montre de la fermeté et a toujours un air satisfait, quelles que soient les menaces de ses adversaires; en sorte qu'on est obligé de croire que ce n'est pas sans l'aide de Dieu qu'il fait de si grandes choses. On le blâme cependant d'être, en reprenant les autres, plus mordant que cela ne convient à un théologien, surtout lorsqu'il annonce des choses nouvelles en religion.

«Carlstadt est plus petit; il a la figure noire et hâlée; sa voix est désagréable; sa mémoire est moins sûre que celle de Luther, et il est plus enclin que lui à la colère. Néanmoins on retrouve en lui, quoique à un moindre degré, les qualités qui distinguent son ami.

«Eck est d'une stature élevée; il est large des épaules; sa voix est forte et vraiment allemande. Il a de bons poumons, en sorte qu'il se ferait très bien entendre sur un théâtre et qu'il ferait même un excellent crieur public. Son accent est plutôt grossier que distingué. Il n'a pas cette grâce que louent tant Fabius et Cicéron. Sa bouche, ses yeux et tout son visage vous donnent plutôt l'idée d'un soldat ou d'un boucher que d'un théologien. Il a une excellente mémoire, et s'il avait autant d'intelligence, ce serait vraiment un homme parfait. Mais il est lent à comprendre, et il lui manque du jugement, sans lequel tous les autres dons sont inutiles. Aussi, en disputant, entasse-t-il sans choix et sans discernement une masse de passages de la Bible, de citations des Pères et de preuves de tous genres. Il est outre cela d'une impudence inconcevable. S'il se trouve embarrassé, il sort du sujet qu'il traite, s'élance sur un autre, quelquefois même s'empare de l'opinion de son antagoniste, en se servant d'autres expressions, et attribue à son adversaire avec une adresse extraordinaire l'absurdité qu'il défendait lui-même.»

Tels étaient, selon Mosellanus, les hommes qui attiraient alors l'attention de la foule qui se pressait dans la grande salle de la Pleissenbourg.

La dispute commença entre Eck et Carlstadt. Eck fixait depuis quelques moments ses regards sur des objets qui couvraient la tablette de la chaire de son rival et qui semblaient l'inquiéter; c'étaient la Bible et les saints Pères. «Je me refuse à la dispute, s'écria-t-il tout à coup, s'il vous est permis d'apporter des livres avec vous.» Un théologien avoir recours à ses livres pour disputer! L'étonnement du docteur Eck était plus étonnant encore. «C'est une feuille de figuier dont cet Adam se sert pour cacher sa honte, dit Luther. Augustin n'a-t-il pas consulté des livres en combattant contre les Manichéens?» N'importe! les partisans d'Eck font grand bruit. On se récrie: «Cet homme n'a pas la moindre mémoire,» disait Eck. Enfin on arrêta, selon le désir du chancelier d'Ingolstadt, que chacun ne pourrait se servir que de sa mémoire et de sa langue. «Ainsi donc, dirent plusieurs, il ne s'agira point dans cette dispute de la recherche de la vérité, mais des éloges à donner à la langue et à la mémoire des combattants.»

Ne pouvant rapporter en entier cette dispute qui dura dix-sept jours, nous devons, comme le dit un historien, imiter les peintres qui, lorsqu'il s'agit de représenter une ba-

(*) Extrait de l'*Histoire de la Réformation*, par MERLE D'AUBIGNÉ.

taille, retracent sur le premier plan les actions les plus célèbres, et laissent les autres dans le lointain.

Le sujet de la dispute d'Eck et de Carlstadt était important. «La volonté de l'homme, avant sa conversion, disait Carlstadt, ne peut rien faire de bon: toute bonne œuvre vient entièrement et exclusivement de Dieu, qui donne à l'homme, d'abord la volonté de la faire, et ensuite la force de l'accomplir.» Cette vérité avait été proclamée par la sainte Ecriture, qui dit: *C'est Dieu qui produit en vous avec efficace le vouloir et l'exécution selon son bon plaisir*, et par St. Augustin, qui, dans sa dispute avec les Pélagiens, l'avait énoncée à peu près dans les mêmes termes. Toute œuvre dans laquelle l'amour de Dieu, l'obéissance envers Dieu manque, est dépouillée aux yeux de Dieu de ce qui seul peut la rendre vraiment bonne, fût-elle du reste produite par les motifs humains les plus honorables. Or, il y a dans l'homme une opposition naturelle à Dieu. Il est au-dessus des forces de l'homme de la surmonter. Il n'en a pas le pouvoir, il n'en a pas même la volonté. Cela doit donc se faire par la puissance divine.

C'est là la question, si décriée dans le monde, et pourtant si simple, du libre arbitre. Telle avait été la doctrine de l'Eglise. Mais les scolastiques l'avaient expliquée de manière à la rendre méconnaissable. Sans doute, disaient-ils, la volonté naturelle de l'homme ne peut rien faire qui soit véritablement agréable à Dieu; mais elle peut faire beaucoup pour rendre l'homme plus capable de recevoir la grâce de Dieu et plus digne de l'obtenir. Ils appelaient ces préparations, un mérite de convenance: «parce qu'il est *convenable*, disait Thomas d'Aquin, que Dieu traite avec une faveur toute particulière celui qui fait un bon emploi de sa propre volonté.» Et, quant à la conversion qui doit être opérée dans l'homme, sans doute c'était la grâce de Dieu, qui, selon les scolastiques, devait l'accomplir, mais sans exclure les forces naturelles. Ces forces, disaient-ils, n'ont pas été anéanties par le péché: le péché ne fait que mettre obstacle à leur développement; mais aussitôt que cet obstacle est enlevé (et c'était là, à les entendre, ce que la grâce de Dieu avait à faire), l'action de ces forces recommence.

L'oiseau, pour rappeler l'une de leurs comparaisons favorites, l'oiseau qui a été lié quelque temps, n'a dans cet état ni perdu ses forces, ni oublié l'art de voler, mais il faut qu'une main étrangère enlève ses liens, afin qu'il puisse de nouveau se servir de ses ailes. Il en est ainsi de l'homme, disaient-ils.

Telle était la question agitée entre Eck et Carlstadt. Eck avait paru d'abord s'opposer tout-à-fait aux propositions de Carlstadt sur ce sujet; mais sentant qu'il était difficile de se maintenir sur le chemin qu'il avait choisi, il dit: «J'accorde que la volonté n'a pas le pouvoir de faire une bonne œuvre, et qu'elle le reçoit de Dieu.— Reconnaissez-vous donc, lui demanda Carlstadt, tout joyeux d'avoir obtenu une telle concession, qu'une bonne œuvre vient tout entière de Dieu? — Toute bonne œuvre vient bien de Dieu, répondit subitement le scolastique, mais non pas entièrement.» Voilà, s'écria Mélanchton, une trouvaille bien digne de la science théologique. «Une pomme, ajoutait Eck, est produite toute par le soleil, mais non pas totalement et sans le concours de la plante.» Jamais on n'a soutenu sans doute qu'une pomme soit toute produite par le soleil.

Eh bien, dirent alors les opposants, pénétrés plus avant dans cette question si délicate et si importante en philosophie et en religion, examinons donc comment Dieu agit sur l'homme et comment l'homme se comporte dans cette action. «Je reconnais, disait Eck, que la première impulsion pour la conversion de l'homme vient de Dieu, et que la volonté de l'homme y est entièrement passive.» Jusqu'ici les deux antagonistes étaient d'accord. «Je reconnais, disait de son côté Carlstadt, qu'après cette première action qui vient de Dieu, il faut qu'il vienne quelque chose de la part de l'homme, ce que St. Paul appelle *volonté*, ce que les Pères nomment *consentement*.» Et ici, de nouveau l'un et l'autre étaient d'accord. Mais de ce moment ils cessaient de l'être. «Ce consentement de l'homme, disait Eck, vient en partie de notre volonté naturelle, en partie de la grâce de Dieu.—Non, disait Carlstadt, mais il faut que Dieu crée entièrement cette volonté dans l'homme.»—Là-dessus Eck de s'étonner et de s'irriter, en entendant des paroles si propres à faire sentir à l'homme tout son néant. «Votre doctrine, s'écrie-t-il, fait de l'homme une pierre, une bûche, incapable d'aucune réaction!... — Eh quoi! répondent les réformateurs, la faculté de recevoir ces forces que Dieu opère en lui, cette faculté que l'homme possède selon nous, ne le distingue-t-elle pas suffisamment d'une pierre ou d'une bûche?... — Mais, reprend leur antagoniste, vous vous mettez en contradiction avec l'expérience, en refusant à l'homme toute force naturelle.—Nous ne nions pas, répliquent ses adversaires, que l'homme ne possède des forces, et qu'il n'y ait en lui la faculté de réfléchir, de méditer, de choisir. Nous considérons seulement ces forces et ces facultés comme de simples instruments qui ne peuvent rien faire de bon avant que la main de Dieu les ait mis en mouvement. Elles sont comme la scie dans la main de l'homme qui la tient.»

La grande question de la liberté était ici débattue, et il était facile de montrer que la doctrine des réformateurs, n'ôtait pas à l'homme la liberté d'un agent moral, et ne faisait pas de lui une machine passive. La liberté d'un agent moral consiste dans le pouvoir d'agir conformément à son choix. Toute action faite sans contrainte extérieure, et en conséquence de la détermination de l'âme elle-même, est une action libre. L'âme se détermine par des motifs; mais on voit sans cesse que les mêmes motifs agissent diversement sur diverses âmes. Beaucoup d'hommes n'agissent point conformément aux motifs dont ils reconnaissent pourtant toute la force. Cette inefficacité des motifs provient des obstacles que leur oppose la corruption de l'intelligence du cœur. Or, Dieu en donnant à l'homme un nouveau cœur et un nouvel esprit, enlève ces obstacles. Et, en les enlevant, bien loin d'ôter à l'homme la liberté, il ôte au contraire ce qui empêchait l'homme d'agir librement, de suivre la voix de sa conscience, et, selon la parole évangélique, il la rend *véritablement libre*. (Jean 8: 36).

Près de Luther se trouvait Mélanchthon, qui attirait presque autant que lui les regards. Il était de petite taille, et on ne lui eût pas donné au-delà de dix-huit ans. Luther, qui le dépassait de toute la tête, semblait lui être uni par la plus intime amitié; ils entraient, ils sortaient et se promenaient ensemble. «A voir Mélanchthon, raconte un théologien suisse qui étudiait à Wittemberg, on dirait un jeune garçon; mais pour l'intelligence, la science et le talent, c'est un géant, et on ne peut comprendre que de telles hauteurs de sagesse et de génie se trouvent renfermées dans un si petit corps.» Entre les séances, Mélanchthon conversait avec Carlstadt et Luther. Il les aidait à se préparer au combat, et leur suggérait les arguments que sa vaste érudition lui faisait découvrir. Mais pendant la dispute il demeurait tranquillement assis au milieu des spectateurs, et suivait avec attention les paroles des théologiens. Quelquefois, cependant, il vint à l'aide de Carlstadt; quand celui-ci était près de succomber sous la puissante déclamation du chancelier d'Ingolstadt, le jeune professeur lui soufflait un mot ou lui glissait un papier où il avait tracé la réponse. Eck, s'en étant une fois aperçu, indigné de ce que ce grammairien, comme il l'appelait, ôsât se mêler à la dispute, se tourna vers lui et lui dit avec orgueil: «Taisez-vous, Philippe, occupez-vous de vos études et me laissez tranquille.» Peut-être Eck prévit-il dès lors quel redoutable adversaire il trouverait plus tard dans ce jeune homme. Luther fut offensé de la grossière insulte dirigée contre son ami. «Le jugement de Philippe, dit-il, a plus de poids pour moi que celui de mille docteurs Eck.»

Les deux partis s'attribuèrent chacun la victoire. Eck mit en œuvre toute sa finesse pour paraître l'avoir remportée. Comme les points de divergence se touchaient presque, il lui arrivait souvent de s'écrier qu'il avait amené son adversaire a son opinion: ou bien, nouveau Protée, dit Luther, il se tournait tout-à-coup, exposait sous d'autres expressions l'opinion de Carlstadt lui-même, et lui demandait avec l'accent du triomphe s'il ne se voyait pas contraint de lui céder... Et les gens inhabiles, qui n'avaient pu discerner la manœuvre du sophiste, d'applaudir et de triompher avec lui!... A plusieurs égards la partie n'était point égale. Carlstadt avait l'esprit lent et ne répondait quelquefois que le lendemain aux objections faites par son adversaire. Eck, au contraire, était maître de sa science et y trouvait à l'instant même ce qui lui était nécessaire. Il se présentait d'un air superbe; d'un pas résolu il montait dans sa chaire; là, il s'agitait, il allait, il venait, faisait retentir sa voix perçante, opposait une réponse à chaque argument, et étourdissait les auditeurs par sa mémoire et son adresse.

Plusieurs docteurs des deux partis logeaient, pendant la dispute, chez l'imprimeur Herbipolis. Ils en vinrent à de tels excès que leur hôte fut obligé de faire tenir au haut de la table un sergent de ville armé d'une hallebarde, et chargé d'empêcher les convives, s'il en était besoin, de se laisser aller à des voies de fait. Un jour, le vendeur d'indulgences Baumgartner en vint aux prises avec un gentilhomme ami de Luther et s'abandonna à une telle colère qu'il en rendit l'esprit. «J'ai été de ceux qui l'ont porté dans la tombe,» dit Froschel qui raconte ce fait. Ainsi se révélait la fermentation générale des esprits. Alors, comme à présent, les discours de la tribune avaient du retentissement dans le salon et dans la rue.

Le duc Georges, bien que penchant très-fort pour Eck, ne se montra pas si passionné que ses sujets. Il invita Eck, Luther et Carlstadt à dîner tous trois avec lui. Il pria même Luther de venir le voir en particulier; mais il lui montra bientôt toutes les préventions qu'on lui avait inspirées. «Par votre écrit sur l'Oraison dominicale, lui dit le duc avec humeur, vous avez égaré bien des consciences. Il est des personnes qui se plaignent de n'avoir pu dire un seul *Pater* pendant plus de quatre jours.»

LA SECONDE VENUE DE CHRIST.

—SA—

NATURE, SON BUT, SON APPROCHE.

PAR JAMES WHITE.

„QUE votre cœur ne se trouble point; vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père; si cela n'était pas, je vous l'aurais dit. Je m'en vais vous préparer le lieu. Et quand je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé le lieu, je reviendrai, et vous prendrai avec moi afin qu'où je serai, vous y soyez aussi." Jean 14: 1-3.

LORSQUE Jésus adressa ces paroles à ses disciples, il allait bientôt les quitter et monter auprès de son Père. Aussi, par ses paroles d'instruction et de consolation, il préparait leurs esprits à cet événement qui devait être pour eux une épreuve pénible. Sa présence faisait leur joie. Son absence devait être leur chagrin. «Les amis de l'époux peuvent-ils s'affliger pendant que l'époux est avec eux? Mais le temps viendra que l'époux leur sera ôté, et alors ils jeûneront.» Mat. 9:15.

Ceux qui sont réellement les amis du Seigneur désireront toujours être en sa présence. Les chrétiens mondains qui placent leurs affections dans les choses de cette vie ne jouiront point de sa présence; mais tandis qu'une église mondaine traite avec indifférence, rejette ou même tourne en ridicule la doctrine biblique du prochain retour du Seigneur, ceux qui aiment véritablement leur divin Maître reçoivent avec la joie la plus vive la nouvelle de sa prochaine venue.

Le Seigneur préparait doucement ses disciples à son ascension au ciel: «Mes petits enfants, leur disait-il, je suis encore avec vous pour un peu de temps.» Jean 13:33. «Simon Pierre lui dit: Seigneur! où vas-tu? Jésus lui répondit: Tu ne saurais maintenant me suivre où je vais, mais tu me suivras ci-après.» Vers. 36. Ces paroles jetèrent un voile de tristesse et de consternation sur l'esprit des disciples et firent dire à Pierre: «Pourquoi ne puis-je pas te suivre maintenant? Je mettrai ma vie pour toi.» Vers. 37. Viennent ensuite les paroles consolantes de notre texte, assurant aux disciples affligés que le Seigneur reviendrait et les recevrait auprès de lui.

Et tandis que l'Eglise, dans une joyeuse attente, compte sur une prompte délivrance, son Seigneur dit: «Oui, je viens bientôt», à quoi l'Eglise répond: «Amen! Oui Seigneur Jésus! Viens.» Apoc. 22:20. La certitude du second avénement de Christ, la nature, le but et l'approche de cet événement sont tout autant de sujets d'un intérêt palpitant pour tous ceux qui aiment notre Seigneur Jésus-Christ.

Il APPARAITRA une seconde fois. Paul parle directement de cette apparition: «De même aussi Christ, ayant été offert une fois pour ôter les péchés de plusieurs, paraîtra une seconde fois sans péché à ceux qui l'attendent pour obtenir le salut.» Héb. 9:28. Il dit autre part: «En attendant la bienheureuse espérance et *l'apparition* du grand Dieu et de notre Sauveur Jésus-Christ.» Tite 2:13. Un autre apôtre témoigne des mêmes choses en disant: «Mes bien-aimés, nous sommes dès à présent enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté; mais nous savons que quand il *paraîtra*, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est.» 1 Jean 3:2.

La venue de Christ sera PERSONNELLE et VISIBLE. Cette proposition s'appuie sur un grand nombre de passages de la plus haute autorité.

1° Le Fils de Dieu lui-même, parlant à ses disciples de sa seconde venue, indiquait dans l'avenir la génération qui serait témoin des signes de cet événement, signes qui devaient paraître dans le soleil, la lune et les étoiles. Il leur disait: «Et les tribus de la terre verront venir le Fils de l'homme sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande gloire.» Mat. 24:30. Voyez aussi Marc 13:26; 14:62; Luc 21:27; Jean 14:3.

2° A son ascension les saints anges déclarèrent de la manière la plus définie et la plus décisive qu'Il viendrait une seconde fois personnellement et visiblement. Lorsque Jésus monta au ciel du mont des Oliviers, ses disciples regardaient constamment au ciel afin de voir jusqu'au dernier moment leur maître qui s'éloignait d'eux. Et un nuage venant à le cacher de leurs yeux, «deux hommes (anges) se présentèrent devant eux en vêtements blancs, et leur dirent: Hommes galiléens, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel? Ce Jésus qui a été enlevé d'avec vous dans le ciel, en reviendra de la même manière que vous l'y avez vu monter.» Act. 1:11. La croyance de l'apparition personnelle et visible de notre divin Maître se fonde ici sur la véracité des deux êtres saints, aux vêtements blancs, qui assurèrent que le *même Jésus* reviendrait du ciel, et cela de la *même manière* qu'il était monté. Or, avec ces paroles d'assurance, s'accordent celles-ci de la Révélation de Jésus-Christ: «Le voici qui vient sur les nuées, et TOUT ŒIL LE VERRA.» Apoc. 1:7.

3° Paul assure, en des paroles où il n'est pas possible de se méprendre, que Christ viendra à son second avénement personnellement et visiblement. «Car le Seigneur lui-même descendra du ciel, dès qu'il aura donné le signal par la voix d'un archange, et par la trompette de Dieu; et ceux qui sont morts en Christ ressusciteront premièrement. Ensuite, nous qui vivrons et qui serons restés sur la terre, nous serons enlevés tous ensemble avec eux dans les nuées, au-devant du Seigneur, en l'air, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. 1 Thes. 4: 16, 17. Voyez aussi Tite 2: 3; 1 Jean 3: 4.

A la seconde venue de Christ, la voix de l'Archange se fera entendre. Les justes qui seront morts ressusciteront et les justes alors vivants seront revêtus de l'immortalité. C'est alors que tous ceux qui auront reçu le don de la vie éternelle au son de la dernière trompette, pousseront en triomphe l'immense cri de victoire sur la mort et le sépulcre. «Voici un mystère que je vous dis: C'est que nous ne serons pas tous morts, mais nous serons tous changés, en un moment, en un clin d'œil, au son de la dernière trompette; car la trompette sonnera, et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous serons changés. Car il faut que ce corps corruptible soit revêtu de l'incorruptibilité, et que ce corps mortel soit revêtu de l'immortalité. Et quand ce corps corruptible aura été revêtu de l'incorruptibilité et que ce corps mortel aura été revêtu de l'immortalité, alors cette parole de l'Ecriture sera accomplie: La mort est engloutie pour toujours. O mort! où est ton aiguillon? O sépulcre! où est ta victoire?» 1 Cor. 15: 51-55.

De plus, l'apôtre décrit l'espérance et la joie finale de la vraie Eglise de Jésus-Christ de tous les âges, tandis qu'elle passe à travers des persécutions et de grandes tribulations et tandis que ses membres tombent victimes de la puissance de la mort et du sépulcre; il en parle, dis-je, dans ces consolantes paroles: «Or, mes frères je ne veux pas que vous soyez dans l'ignorance sur ce qui concerne les morts, afin que vous ne vous affligiez pas, comme font les autres hommes qui n'ont pas d'espérance. Car si nous croyons que Jésus est mort, et qu'il est ressuscité, nous devons croire aussi que Dieu ramènera par Jésus ceux qui sont morts afin qu'ils soient avec lui. [Dieu ramena Christ d'entre les morts et Il ramènera aussi avec Christ tous les justes morts.] Car nous vous déclarons ceci par la parole du Seigneur: C'est que nous qui vivrons et qui resterons sur la terre à la venue du Seigneur, nous ne préviendrons [précèderons] point ceux qui sont morts; car le Seigneur lui-même descendra du ciel, dès qu'il aura donné le signal par la voix d'un archange, et par la trompette de Dieu, et ceux qui sont morts en Christ ressusciteront premièrement. Ensuite, nous qui vivrons et qui serons restés sur la terre, nous serons enlevés tous ensemble avec eux dans les nuées, au-devant du Seigneur, en l'air, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. C'est pourquoi, consolez-vous les uns les autres par ces paroles.» 1 Thes. 4: 13-18.

Lorsque cette union visible du Rédempteur et des rachetés aura eu lieu, l'Eglise ne sera plus séparée de son adorable Seigneur, mais, mise en possession de tous les bienfaits de l'immortalité, elle sera éternellement avec Lui.

LA VÉRITÉ.

PAR M. R.-F. COTTRELL, PASTEUR.

LA vérité vaut mieux que l'erreur; or la Bible n'est que vérité. «Ta parole est la vérité.» Jean 17:17. La vérité, telle qu'elle est révélée dans la Bible, a plus de valeur que toutes les professions de foi de la Chrétienté. Ceux qui prennent la Bible telle qu'elle est, ont le meilleur des crédo. Il n'y a pas de compromis entre la vérité et l'erreur. Ceux qui servent Dieu convenablement doivent l'adorer en esprit et en vérité. Si on prétend l'adorer en esprit, et qu'on méprise sa vérité, on fait une chose fausse et vaine. La vérité est quelque chose que l'on doit pratiquer. Les actions parlent plus haut que les paroles. Nous lisons dans l'Evangile: «Or, voici la cause de la condamnation: c'est que la lumière est venue dans le monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière; parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Car quiconque fait le mal hait la lumière, et ne vient point à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient reprises. Mais celui qui agit selon la vérité vient à la lumière, afin que ses œuvres soient manifestées, parce qu'elles sont faites selon Dieu.» Jean 3:19-21.

Or, quelle est cette vérité qui doit être pratiquée?

C'EST LA LOI DE DIEU.

Ceux qui gardent ses commandements pratiquent la vérité. Lisons encore: «Ta justice est justice à toujours, et ta loi n'est que vérité.» Ps. 119:142. La justice de Dieu est éternelle; elle ne change jamais. Ce qui était autrefois juste à l'égard de la loi morale l'est encore maintenant. La loi qui était la vérité au temps de David est également la vérité aujourd'hui. Cette loi était Ses commandements. Nous lisons au verset 151: «Eternel, tu es près de moi, et tous tes commandements ne sont que vérité.» A quel code de lois ceci se rapporte-t-il? A celui que Dieu a lui-même prononcé: aux dix commandements. Nous lisons encore: «Tu descendis aussi sur la montagne de Sinaï;

et tu leur parlas des cieux, et tu leur donnas des ordonnances droites et des lois véritables *[des lois de vérité]* et de bons statuts et commandements. Tu leur enseignas ton saint sabbat, et tu leur donnas les commandements, les statuts, la loi, par Moïse, ton serviteur.» Néh. 9 : 13, 14.

Les commandements que la voix de Dieu prononça sont la vérité. La vérité du Seigneur dure éternellement. Ce sont des jugements justes. Ta Parole est vraie dès le commencement; et chacun de tes justes jugements dure éternellement. Abolir ces commandements serait donc abolir la vérité.

Serait-ce ce qu'ils désirent faire, ceux qui enseignent qu'ils ont été abolis. Les changer serait changer la vérité; et que devient la vérité, quand elle est changée? Laissons répondre l'apôtre Paul parlant de ceux qui violaient le premier commandement en adorant la créature au lieu du Créateur. Il dit: «Eux qui ont changé la vérité de Dieu en des choses fausses, et qui ont adoré et servi la créature au lieu du Créateur.» Rom. 1 : 25.

Chacun des dix commandements renferme une vérité éternelle; et lorsque nous les gardons tels qu'ils sont, nous rendons témoignage à la vérité par nos actions: nous pratiquons la vérité. Si nous n'avons point d'autre Dieu que Jéhovah, nous rendons témoignage à la vérité qu'il n'y a qu'un Dieu vivant et vrai. Si nous ne prononçons son nom qu'avec respect, nous rendons témoignage à la vérité que l'on doit à Dieu toute révérence. Si nous avons égard à la vie, au bien et à la réputation de notre prochain, nous témoignons que ses droits sont égaux aux nôtres. Il en est de même de tout le reste.

Le quatrième commandement est la vérité aussi bien que les autres. Et quand nous l'observons tel qu'il est, travaillant six jours et nous reposant le septième, nous rendons témoignage par nos actions à cette vérité que Dieu a fait le monde en six jours et s'est reposé le septième. Et bien des chrétiens pensent que

LE SABBAT A ÉTÉ CHANGÉ

du septième jour de la semaine au premier; mais ce qui fait du septième jour le Sabbat du Seigneur, c'est précisément cette vérité qu'il s'est reposé en ce jour. Il ne s'est reposé en aucun des six autres jours; comment donc aucun d'eux pourrait-il devenir son jour de Sabbat, c'est-à-dire son jour de repos?

Supposons que nous lisions le commandement suivant la coutume actuelle: «Souviens-toi du jour du repos pour le sanctifier; tu travailleras six jours, et tu feras toute ton œuvre; mais le premier jour est le repos de l'Eternel, ton Dieu; . . . car l'Eternel a fait en six jours les cieux, la terre, la mer et tout ce qui est en eux; et il s'est reposé le premier jour.»—Mais ceci n'est pas la vérité, me direz-vous.—A quoi rendez-vous donc témoignage, lorsque vous observez le premier jour comme jour du repos de l'Eternel? N'est-il pas possible que ce soient les *hommes* qui aient fait ce changement qui contredit la Parole de Dieu, et que vous ayez, à votre insu, rendu témoignage à une erreur au lieu de rendre témoignage à la vérité? S'il en est ainsi, vos œuvres sont condamnées par la lumière; et votre seul remède est de vous détourner de l'erreur et de marcher dans la lumière, afin qu'il puisse être manifesté que vos œuvres sont selon Dieu.

«Tous ses commandements ne sont que vérité. Ta justice est justice éternelle, et ta loi n'est que vérité.» En vertu de quelle autorité la loi de Dieu a-t-elle été changée? Il fut prédit que le Fils de Dieu rendrait la loi magnifique et illustre. Es. 42 : 21. Et Jésus a déclaré que jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, il n'y aura rien dans la loi qui ne s'accomplisse, jusqu'à un seul iota et à un seul trait de lettre.» Mat. 5 : 18. La loi de Dieu ne fut pas changée d'une seule lettre ou du plus petit point. Mais la prophétie nous apprend qu'une puissance antichrétienne devrait s'élever; que son élévation devait être proche au jour de Christ et des apôtres, et que cette puissance penserait changer les temps et la loi de Dieu. Dan. 7 : 25.

L'ÉGLISE DE ROME

professe avoir ce pouvoir. Elle déclare être l'auteur du changement en question: le changement du repos du septième au premier jour de la semaine.

Elle dit à ses disciples: «Comment prouvez-vous que l'Eglise a le pouvoir d'ordonner des fêtes et des jours saints?» La réponse est: «Par l'acte même de transporter le Sabbat au Dimanche.» Cette église, parlant encore d'elle-même, dit: «Si elle n'avait pas un tel pouvoir, elle n'aurait pu faire ce que tous les chrétiens modernes acceptent avec elle: elle n'aurait pu substituer l'observance du dimanche à l'observance du samedi, le septième jour, changement pour lequel il n'existe aucune autorité scripturaire.

Lorsque Christ et l'antechrist sont d'accord pour reconnaître l'autorité qui a changé le Sabbat, ne croirons-nous pas leurs témoignages réunis? Christ répudie l'intention même de faire un changement quelconque; l'église de Rome déclare qu'elle a changé la loi sans s'appuyer sur aucune autorité scripturaire. La prophétie de Dan. 7 : 25, parlant du pouvoir qui a changé la loi, est parallèle à celle du chap. 8: 12, où il est dit de cette même puissance de Rome qu'«elle jeta la vérité par terre.» Or Jésus a dit: «Ta Parole est la vérité.»

Et pourtant la vérité nous jugera au dernier jour: «Il vient, il vient pour juger la terre! Il jugera le monde en justice et les peuples selon sa fidélité [*selon sa vérité*, dans la plupart des versions].» Ps. 96 : 13. «Tous ceux qui auront péché ayant la loi, seront jugés par la loi . . . au jour auquel Dieu jugera les actions secrètes des hommes par Jésus-Christ, selon mon Evangile.» Rom. 2 : 12, 16. «Ouvrez les portes, et la nation juste et qui garde la vérité y entrera.» Es. 26 : 2. «Heureux ceux qui font ses commandements, afin d'avoir droit à l'arbre de vie et d'entrer par les portes dans la ville.» Apoc. 22 : 14.

La loi de Dieu est une vérité éternelle. Elle est toujours la même. Il est impossible qu'elle change. Mais, cependant, outre cela, il y a eu de temps à autre des vérités qui n'ont été vraies qu'en une époque spéciale. Par exemple, au temps de Noé il était vrai qu'un déluge devait inonder la terre. Cela n'est plus la vérité maintenant. La vérité d'une époque est ce qu'un apôtre appelle la «vérité présente». 2 Pier. 1 : 12. La vérité présente est ce qui s'effectue au temps présent dans l'accomplissement du plan et du dessein de Dieu. Il y a de nos jours une

VÉRITÉ PRÉSENTE.

Dans l'accomplissement du plan de Dieu tel qu'il est prédit dans la prophétie, nous sommes arrivés au moment où s'accomplit le dernier message d'avertissement promis au monde avant la seconde venue de Christ. Apoc. 14 : 9–12. Cet avertissement se proclame depuis un quart de siècle. C'est un avertissement opportun de ne pas suivre la papauté romaine, la puissance qui «penserait changer les temps et la loi»; il appelle l'attention du monde sur les commandements de Dieu et la foi de Jésus. C'est en vertu de cette vérité présente et par obéissance à ces appels divins qu'il y a des gens, dans presque chaque nation chrétienne et éclairée, qui, depuis dernièrement ont embrassé et gardent l'ancien Sabbat, le seul Sabbat hebdomadaire de la Bible. La vérité, depuis longtemps foulée aux pieds par la bête, est ainsi rétablie pour les cœurs sincères qui se trouvent dans chaque société et dans chaque nation chrétienne.

Lecteur, voulez-vous obéir à l'appel céleste et vous unir à nous dans cette œuvre de restauration? Voulez-vous «retirer votre pied du Sabbat et appeler vos délices et honorable, ce qui est consacré à l'Eternel» (Es. 58 : 13, 14), et ne plus le couvrir de mépris en lui appliquant le titre déshonorant de *sabbat juif?* «Heureux», dit l'Ecriture un parlant des derniers jours, «heureux l'homme qui fera cela, et le fils de l'homme qui s'y attachera, observant le Sabbat, de peur de le profaner, et gardant ses mains de faire aucun mal!» Voyez Es. 56 & 58. Ne voulez-vous point avoir part à cette bénédiction? Ne voulez-vous point pratiquer la vérité? Ne voulez-vous point servir Dieu en gardant ses commandements? Bientôt on saura quels sont ceux qui sont du côté de Dieu et de la vérité.

Tempérance

Et je mis devant les enfants de la maison des Récabites des gobelets pleins de vin, et des tasses, et je leur dis: Buvez du vin. Et ils répondirent: NOUS NE BOIRONS POINT DE VIN. Jér. xxxv, 11.

LE VIN ET LA BIBLE.

PAR M. LE Dr. J.-H. KELLOGG.

PERVERSION DES ECRITURES.

PREMIER ARTICLE.

Il est presque universellement admis, chez les nations civilisées, que la Bible est pour le moins un admirable code de morale; cela même par ceux qui ne la considèrent point comme un livre inspiré. Un livre, dont l'autorité jouit d'une telle estime, devait nécessairement avoir une grande influence sur les hommes; il devait contribuer à former leur esprit et à modifier leurs opinions. Aussi est-ce dans le but d'être soutenus par cette autorité si généralement reconnue, que les adhérents de toute théorie particulière en appellent aux Ecritures pour témoigner en faveur de ce qu'ils annoncent. Il n'y a donc rien de surprenant à ce que les paroles de l'Ecriture sainte soient souvent grossièrement détournées, tordues par des enthousiastes et des gens sans scrupule, essayant de trouver l'appui nécessaire à leurs théories favorites. Les exemples d'un tel abus des Ecritures sont très-nombreux. Un grand nombre d'agitateurs modernes qui se nomment «réformateurs sociaux» et qui se sont fait remarquer par le relâchement excessif des principes qu'ils défendent et pratiquent, prétendent que la Parole de Dieu autorise leur immoralité. Les polygames également, en appellent à l'inspiration pour soutenir leurs mœurs impies. Il n'y a que peu d'années que l'on voyait l'esclavage en Amérique recevoir, du haut de milliers de chaires, un appui qui se prévalait de la sanction de l'autorité divine.

Il existe de nos jours un parti puissant qui prétend que l'usage des boissons fermentées et enivrantes est permis et même sanctionné par la Bible. A la tête de ce

parti se trouve un certain nombre de savants et de ministres éminents qui sont en majeure partie soutenus par une foule de respectables buveurs modérés, de riches aubergistes et d'ivrognes fieffés.

S'il peut être prouvé que la Bible favorise, à quelque degré que ce soit, l'usage des boissons enivrantes, alors l'incrédulité tient dans sa main une arme puissante pour attaquer l'authenticité et la sainteté des Ecritures. Si, d'un autre côté, on peut montrer qu'il n'existe pas un tel conflit entre la science et le bon sens d'un côté, et l'inspiration de l'autre, alors la difficulté disparaîtra. Un examen attentif du sujet convaincra tout homme sérieux que l'appui que les partisans de l'usage des boissons alcooliques prétendent trouver dans la Bible est tout-à-fait imaginaire; et que l'usage que l'on fait des Ecritures pour défendre l'intempérance est la perversion la plus flagrante du langage et du sens du livre inspiré.

LA BIBLE D'ACCORD AVEC LA SCIENCE.

L'inspiration, la vraie science et la saine raison sont toujours d'accord. Tout désaccord apparent vient ou d'une conception erronée de la signification du passage de l'Ecriture, ou d'une connaissance imparfaite des faits scientifiques, faisant supposer la nécessité d'une divergence. La science déclare positivement et sans équivoque que toute boisson fermentée contient de l'alcool; que l'alcool est un poison, *en toute circonstance et à quelque dose que ce soit.* Ce verdict de la science est appuyé par celui de la raison; car le bon sens nous enseigne qu'une substance qui a des propriétés telles que celles de l'alcool, ne peut être que funeste. S'il est vrai que la Bible enseigne que l'alcool—sous forme de vin ou autrement—est bon et inoffensif, alors il paraîtra que l'inspiration est moins sage que la raison et que la science; que l'homme, la créature, a surpassé le Créateur en connaissance.

Une telle conclusion, quoique correctement tirée des prémisses, est trop absurde pour que celui qui a la moindre parcelle de foi dans l'inspiration, la croie; et sa fausseté manifeste devrait suffire à dévoiler en plein jour la faiblesse de ceux qui voudraient rendre la Bible responsable de l'intempérance. La complète nullité de tous les arguments produits en faveur de l'usage des boissons alcooliques, et que l'on prétend être fondés sur la Bible, devient encore plus apparente par un examen attentif de la nature des vins mentionnés dans la Bible et par une étude détaillée des textes que l'on prétend être favorables à l'usage des liqueurs alcooliques.

LA BIBLE RECONNAIT DEUX ESPÈCES DE VIN.

Il est indubitable que les boissons enivrantes sont mentionnées dans la Bible; et il est également vrai que ce même livre reconnaît et mentionne souvent une sorte de boisson, ou vin, qui n'est pas enivrante. Les anciens historiens observent la même distinction, faisant souvent allusion au vin enivrant et à ses effets, comme aussi au vin qui n'est pas enivrant et à ses propriétés salutaires.

VIN NON-ALCOOLIQUE.—La propriété enivrante du vin provient de l'alcool qu'il contient. Le vin qui ne renferme point d'alcool n'est pas enivrant. L'alcool n'est produit que par la fermentation. Le vin qui n'a subi aucune fermentation n'est donc pas enivrant et ne renferme conséquemment aucun alcool. Tout ce qu'il faut faire pour préserver le vin de l'alcool et par conséquent des propriétés enivrantes, c'est de prévenir la fermentation. L'histoire nous apprend que les anciens connaissaient plusieurs méthodes pour empêcher la fermentation. Les anciens historiens nous parlent de quatre manières d'opérer, qui sont les suivantes:

1. *Ebullition.*—Pour que les fluides sucrés fermentent, il est nécessaire qu'ils contiennent une certaine quantité d'eau. Si on enlève une partie de cette eau, la fermentation ne peut plus avoir lieu. Ceci s'obtient facilement par l'ébullition; et cette méthode était communément pratiquée chez les anciens. Le jus du raisin était bouilli jusqu'à ce qu'une certaine portion de l'eau fût évaporée. On continuait quelquefois l'ébullition jusqu'à ce que le jus ait acquis la consistance du sirop. La même méthode est employée maintenant dans la préservation du cidre ainsi que du jus qui découle de l'érable à sucre et de la canne à sucre, qui fermenteraient promptement et produiraient de l'alcool, si on ne les faisait pas bouillir. Mais grâce à l'ébullition, ils se conservent aussi longtemps qu'on veut, sous la forme de sirop ou de mélasse.

Suivant Pline et Virgile, les Romains conservaient le vin de cette manière. Pline mentionne du vin qui avait été conservé de cette manière et qui était parfaitement doux et de la consistance du miel, quoique ayant deux siècles d'existence.

Aristote dit que «le vin d'Arcadie était si épais qu'il était nécessaire de le racler des vases de peau dans lesquels il était conservé et d'en dissoudre les raclures dans l'eau.»

«La Mishna [collection d'anciens écrits juifs, fort estimés des Juifs] dit que ces derniers avaient l'habitude de faire usage de vin bouilli.»—*Kitto.*

2. *Filtration.*—La fermentation qui produit de l'alcool dans un liquide doux, en décomposant son sucre, dépend principalement de la présence d'albumine et de certaines impuretés. Ces dernières étaient soigneusement enlevées par une filtration répétée, après quoi le jus, ainsi purifié, était mis en bouteilles ou vases, qui étaient ensuite soigneusement cachetés et ensevelis dans la terre ou dans l'eau; ce qui conservait le liquide frais et doux.

3. *Transvasation.*—Les ingrédients du jus de raisin qui provoquent la fermentation étaient enlevés en gardant le jus suffisamment au frais pour prévenir la fermentation, jusqu'à ce qu'ils se fussent déposés au fond; alors on versait le liquide ainsi clarifié dans des bouteilles, comme après la filtration.

4. *Fumigation.*—Le souffre est un puissant antiseptique. Les anciens connaissaient très-bien ce fait et préservaient souvent le jus du raisin de la fermentation en le soumettant à des fumigations de souffre et en y ajoutant des jaunes d'œufs, de la graine de moutarde ou d'autres substances contenant du souffre. On se sert maintenant des mêmes méthodes pour conserver le cidre.

Le jus du raisin ou de tout autre fruit doux, traité de l'une ou de l'autre des manières indiquées ci-dessus, entièrement libre de toute propriété enivrante, est non seulement inoffensif, mais agréable au goût et nourrissant. Le professeur Stuart dit: «Les faits montrent que les anciens, non seulement conservaient leur vin non fermenté, mais prétendaient qu'il avait plus d'arôme et était de meilleure qualité que le vin fermenté.

VIN ALCOOLIQUE.—Comme nous l'avons déjà dit, l'élément enivrant du vin, c'est l'alcool qui est produit par la décomposition du sucre par le procédé de la fermentation. L'alcool peut s'obtenir de tout jus qui contient du sucre. Outre celles qu'ils tiraient du raisin, les anciens tiraient encore des boissons enivrantes du millet, des dattes, des fèves, du jus de palmier, des poires, des figues, des grenades et d'autres fruits. Ces liqueurs étaient connues des Juifs, et il y est souvent fait allusion dans les Ecritures. Dans Prov. 23 : 31, il est fait allusion d'une manière frappante à la fermentation du vin, ainsi qu'il suit, d'après la traduction du Dr. Kitto: «Ne regarde point le vin quand il est trouble et quand il bouillonne dans la coupe, quand il mousse avec bruit.»

Correspondance.

EXTRAITS DE LETTRES.

CHER MONSIEUR: Je viens répondre à votre estimée lettre et vous accuser réception de votre envoi des quatre premiers volumes des SIGNES DES TEMPS.

. . . Dieu, dans sa grande miséricorde, nous a ouvert les yeux par des afflictions de tout genre et par la peret de nos biens, survenue il y a quelques années seulement. Nous sommes tout-à-fait d'accord avec vous quant aux grandes et solennelles vérités proclamées dans les SIGNES; nous croyons que la seconde venue de notre Seigneur est proche et à la porte. Nous observons aussi le Sabbat depuis dernièrement, ayant la conviction que le jour auquel Dieu s'est reposé et qu'il a sanctifié est le septième jour, et non le premier. Il y a déjà plusieurs années que nous avons quitté la grande Babylone, et nous vivons seuls et retirés, loin du train déréglé du monde. Il y a longtemps que nous ne fréquentons point de culte; nous faisons notre culte seuls en présence du Seigneur. Nous cherchions toujours de quelle église nous voulions faire partie, sans trouver, ni dans une dénomination, ni dans une autre, lorsque par un hasard sans doute providentiel, quelques numéros des SIGNES nous tombèrent entre les mains. Ils gagnèrent immédiatement nos cœurs et nous comprîmes que ce n'était qu'à l'église qui les publie que nous appartiendrions.

Nous sommes tout-à-fait disposés à recevoir le baptême. Le Seigneur, dans sa bonté infinie, nous fait la grâce de disposer nos cœurs pour le recevoir dignement, en remplissant toutes les conditions exigées pour cette ordonnance sacrée. Si donc un de vos pasteurs passe dans cette contrée, nous vous prions de nous administrer le baptême, parce que c'est à votre église que nous voulons appartenir avec la grâce de Dieu. Nous regrettons amèrement de n'avoir pas connu ces précieuses vérités plus tôt; mais enfin mieux vaut tard que jamais. Il est bien fâcheux que nous soyons peut-être les seuls qui les apréciions dans ce village pourtant si grand et si populeux mais aussi dégradé et démoralisé. Nous vous réitérons nos remerciements pour l'envoi des volumes des SIGNES à prix réduit. Nous joignons la moitié du prix, espérant vous envoyer le reste sous peu. Nous ferons notre possible pour faire profiter à quelques-uns des grandes vérités qui y sont contenues.

. . . Oui, cher Monsieur, je ne puis que vous remercier encore pour le bien que me fait votre journal chaque fois que je le lis; mon âme ressent maintenant une joie et une paix que je n'avais pas; surtout en ce que, par son moyen, j'ai obtenu la patience de supporter une infirmité que le Seigneur a trouvé bon de m'envoyer depuis toute jeune.

J'ai perdu ma bonne mère il y a près de deux ans. Sa mort a fait sur moi une impression profonde. Elle s'endormit dans la paix du Seigneur en chantant les Psaumes de David Elle était âgée de 81 ans. Mais je sais maintenant qu'elle n'est que pour quelque temps au champ du repos, que bientôt le Seigneur va venir et que nous serons toujours avec lui.

Ne cessez pas, Monsieur, d'annoncer la venue de Jésus-Christ qui est proche afin que beaucoup de pauvres âmes qui sont encore dans le sommeil de l'obscurité se réveillent et se donnent au Seigneur pendant qu'il en est encore temps. Oh! cher monsieur, que ce sera triste au dernier jour, quand le Seigneur viendra chercher les siens et que ceux qui n'auront pas voulu se donner à Lui seront mis dehors! Là alors ce sera trop tard pour se convertir; il n'y aura plus de pardon et il faudra subir le châtiment. . . .

B*** (Saône et Loire) Avril, 1884.

Cher Monsieur: J'ai reçu votre réponse à ma première lettre; elle m'encourage beaucoup; je vous suis reconnaissant de l'intérêt que vous portez à notre pays. Je vous envoie avec cette lettre la somme de dix francs que je vous dois: cinq pour mon réabonnement, et cinq pour les traités que vous m'avez envoyés. Je suis toujours très content des SIGNES DES TEMPS. Je ne m'arrêterai pas à vous en faire l'éloge, puisque c'est sous le regard de Dieu que vous travaillez.

Je vous ai dit que je vous parlerais de deux discussions que j'ai eues avec notre évangéliste M. X***. Nous nous sommes rendus, un dimanche soir, deux de mes amis et moi chez M. X*** dans le but exprès de parler de la sanctification du premier jour de la semaine qui se pratique au lieu de celle du septième jour. Dans cette première entrevue, j'ai presque été ébranlé dans

mes convictions en faveur du septième jour. Puis j'ai reçu les quatre premiers volumes des SIGNES. Je me suis mis à les lire avec attention, et à prendre note de tous les passages de l'Ecriture en faveur du septième jour. Je demandai alors une seconde entrevue en présence des mêmes témoins, et la Parole de Dieu triompha. M. X*** reconnut lui-même que pas une syllabe de l'Ecriture n'autorise à observer le premier jour au lieu et à la place du septième, tout en maintenant que de l'esprit de l'Ecriture, il se dégageait la permission d'observer le premier jour, et la discussion fut close.

Pour ce qui me regarde personnellement, je suis toujours de plus en plus convaincu (et Dieu dans sa miséricorde m'a éclairé à ce sujet), que le septième jour est le repos de l'Eternel.

J'ai demandé à mon patron la permission de me reposer le septième jour, mais il m'a obstinément refusé. Je ne pouvais pas le forcer, ma femme et mes enfants sont logés sous son toit: je n'ai eu qu'à m'incliner. Mais voici qu'un voisin me fait la proposition de me vendre sa maison et nous sommes tombés d'accord. J'entre en possession le premier juin, s'il plaît à Dieu; et quand ma famille sera sortie de la maison de mon patron, il me mettra aussi hors de son moulin s'il le veut. Mais avec le secours de Dieu, je forme la résolution d'observer son saint jour qui est le septième jour et non le premier: c'est bien du jour du Sabbat que Jésus est le Seigneur et Maître.

Je désirerais beaucoup entrer en correspondance avec Monsieur D.-T. Bourdeau, puisque c'est lui qui est spécialement chargé d'annoncer le troisième Message en France. Je désirerais non moins qu'il pût venir nous voir. Ah! que je serais content de lui serrer la main! il verrait bien s'il n'y a pas ici quelques personnes disposées à accepter la vérité présente. Il me donnerait quelques conseils dont j'ai tant besoin. Je suis sans instruction et sans expérience, et pourtant je voudrais travailler pour mon Maître. Nous sommes si indifférents en général; nous avons besoin d'être secoués. Je serais si heureux d'entendre M. B. faire une conférence sur des sujets d'un intérêt si palpitant. Ma maison pourrait servir de local et peut-être pourrait-on obtenir le temple. M. X*** est un homme très conciliant.

A Sornay, on pourrait aussi faire quelque chose. Une fois la semence jetée en terre, il y a toujours une portion qui germe. Bien des personnes avec lesquelles j'ai eu l'occasion de parler, désireraient voir un pasteur adventiste. Je crois qu'il resterait quelque trace de son passage dans notre Bresse Louhannaise. En tout ceci, que la volonté de Dieu soit faite.

Recevez, etc. J.-P. B***

A LA JEUNESSE.

VIE DE JOHN NELSON,

UN DES COLLABORATEURS DE JOHN WESLEY.

CHAPITRE XI.

IL y avait eu des troubles à Leeds et je fus le premier qui recommençai à prêcher après cette persécution. Je le fis devant la porte de frère Shent. Un certain nombre d'hommes avaient déclaré qu'ils assommeraient le premier qui tenterait de prêcher; mais si la crainte de Dieu ne pouvait pas les retenir, la crainte des magistrats le fit et ils ne s'occupèrent pas de moi; il n'y eut que quelques gamins qui me lancèrent des raves; mais aucune ne m'atteignit. Ce fut une matinée bénie pour plusieurs âmes; deux personnes qui avaient été ennemies se réconcilièrent et demandèrent publiquement pardon à Dieu. Après cela, je prêchai souvent dans cette ville, sans être beaucoup dérangé, et les croyants furent multipliés à Leeds.

Après avoir passé quelques mois dans le Yorkshire, je me rendis dans le comté de Lincoln. Je tins paisiblement plusieurs réunions à Epworth; mais lorsque j'arrivai à Grimsby, le ministre alla chercher un homme pour battre du tambour à travers la ville afin de rassembler tous les mauvais sujets qu'il pût trouver; il leur paya à boire afin qu'ils vinssent avec lui combattre pour l'église. Lorsqu'ils arrivèrent à la porte de la maison de M. Blow, ils poussèrent trois vivas et le ministre leur cria de détruire la maison; mais personne n'osa toucher à rien avant que j'eusse prêché; alors ils brisèrent les fenêtres et ne laissèrent pas une vitre entière dans la maison; puis ils se mirent à maltraiter les gens à mesure qu'ils sortaient de l'assemblée, jusqu'à ce que quelques-uns des mauvais sujets se mirent à battre leurs compagnons pour avoir maltraité des femmes; ainsi la plupart purent se retirer pendant qu'ils se battaient les uns les autres. Peu après, le ministre les rassembla de nouveau et leur donna à boire encore davantage; alors ils revinrent et brisèrent les étançons des fenêtres, arrachèrent les pavés de la rue et les lancèrent à travers les fenêtres; ils mirent en pièces les meubles qui étaient dans la maison, et le ministre criait: «S'ils ne veulent pas faire sortir ce misérable pour que nous le mettions au cachot, renversez la maison!»

Pendant qu'ils faisaient tout ce tapage, un des voisins qui n'avait point assisté à l'assemblée, s'en alla trouver un commissaire de police et lui dit qu'il fallait mettre ces hommes à la raison; que si on les laissait faire, ils ruineraient William Blow et finiraient par tuer quelqu'un. Mais le bonhomme ne voulut point se déranger. Peu après, les tapageurs recommencèrent à se battre les uns les autres et ne se retirèrent que vers minuit. Le lendemain, je recommençai à prêcher, pendant que le tambour battait de nouveau sous les ordres du ministre. Après trois quarts d'heure, voyant qu'il ne pouvait nous déranger, il quitta son tambour et vint nous écouter; bientôt on vit des larmes couler de ses yeux. Lorsque j'eus fini de parler, il vint me demander pardon de tout ce qu'il avait fait pour nous troubler. Comme il s'en allait, le ministre l'invita à revenir à sept heures, lui promettant de le payer largement pour sa peine. Mais l'homme déclara que tant qu'il vivrait, il ne toucherait plus son tambour pour déranger quelqu'un. Ainsi nous fûmes en paix ce soir-là et nous jouîmes de la présence de Dieu.

Le jour suivant, je me rendis à Hainton; et lorsque j'eus prêché, un grave monsieur, d'un âge avancé, s'approcha de moi et me dit: «Ce que vous prêchez est vrai, mais il vaudrait bien mieux que vous eussiez une église» Je lui répondis: «Monsieur, si un homme affamé se trouvait au milieu d'un désert, et qu'on lui offrît une nourriture saine, refuserait-il de la prendre parce que ce ne serait pas dans une salle à manger. «Vous avez raison, me répondit-il, vous avez raison; je vous remercie de votre bonté et je souhaite qu'il résulte beaucoup de bien de votre prédication; car un aliment sain est bon où que ce soit qu'on le prenne.»

Lorsque j'arrivai à Epworth, on me dit que le clerc du vicaire était ivre et avait juré qu'il s'emparerait du prédicateur et le conduirait dans une brasserie où le vicaire et quelques autres étaient occupés à boire. Le soir, comme je prêchais, il arriva en chancelant et se jeta au milieu des auditeurs en criant: «Faites place! il faut que je prenne le prédicateur et qu'il vienne devant mon maître à la brasserie.» Quelqu'un lui demanda par l'autorité de qui il faisait cela, à quoi il répondit que son maître l'avait envoyé et qu'il me fallait aller avec lui. Les gens lui dirent d'être tranquille, d'aller à ses affaires; mais comme il commençait à être grossier, un homme le prit dans ses bras et alla le jeter sur un fumier où il le laissa. Lorsque je rentrai à la maison, j'éprouvai un sentiment de malaise, de vague appréhension; il me semblait que quelque épreuve me menaçait. J'avais plusieurs fois déclaré, lorsque je prêchais, qu'un nuage s'amoncelait au-dessus de ma tête et demandé que l'on priât pour moi. Après cela, je restai quelque temps dans le Yorkshire, où continuellement des pécheurs se détournaient de leur mauvais train; tellement que plusieurs cabaretiers m'insultèrent en face et me dirent que je méritais d'être expulsé, que je prêchais tellement sur l'enfer et les damnés que je terrifiais les gens; ce qui faisait qu'ils ne débitaient presque plus rien.

Quelques temps après, comme je me rendais à Leeds je fis route avec un Monsieur qui prétendit me connaître et m'avoir entendu prêcher, mais qui n'aimait point ce que je disais; d'après lui, je posais un mauvais fondement pour la salut; «car, ajouta-t-il, pensez-vous que le sang d'un homme puisse me sauver?» — «Saint-Paul dit: «Personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été posé, lequel est Jésus-Christ,» et vous dites que c'est un mauvais fondement? A quelle condition pensez-vous donc être sauvé?» — «Par mes bonnes œuvres.» — «Alors vous serez le premier qui aille au ciel de cette manière; mais supposons que vous le puissiez; que ferez-vous là?» — «Ce que d'autres y font.» — «Eh bien, ils adorent et bénissent Dieu en chantant: «Gloire à Dieu qui est assis sur le trône et à l'Agneau qui a été immolé et qui nous a rachetés à Dieu par son sang»; mais votre chant sera: Gloire à moi-même car j'ai vivifié ma propre âme et je me suis qualifié moi-même pour le ciel! Oh, monsieur, quel chant égoïste que le vôtre! qu'il fera discordance dans le ciel!» Mon interlocuteur devint pâle et se tut pendant un moment. Peu après il dit: «Tout ce que Dieu demande de nous, c'est de faire ce qui est droit, d'aimer la miséricorde et de marcher dans l'humilité avec lui.» Je lui demandai s'il comptait être sauvé ou condamné par ce passage. Il me répondit qu'il espérait être sauvé. Alors je lui dis: «Vous êtes perdu pour toujours, si vous devez aller au ciel pour avoir fait ce qui est droit, pour avoir aimé la miséricorde et marché dans l'humilité avec Dieu: j'en appelle à votre conscience si vous n'avez pas manqué à chacun de ces devoirs. Avez-vous agi avec chacun comme vous auriez souhaité que l'on agît avec vous en toutes circonstances, même depuis le temps où vous savez la différence qu'il y a entre ce qui est bien et ce qui est mal? Supposez que vous ayez fait cela; avez-vous agi justement avec Dieu et employé pour sa gloire chacun des talents qu'il vous a confiés: votre temps, votre sagesse, vos connaissances, vos biens, votre santé et toutes choses? Si vous avez employé lequel que ce soit de vos talents autrement qu'à la gloire de Dieu, vous lui avez fait tort.» Puis je continuai à parler des autres devoirs. Mais il me répondit: «Il y a la repentance.» — «Non point pour vous, lui répliquai-je, car vous devez être sauvé en faisant ce qui est juste, en aimant la miséricorde et en marchant dans l'humilité avec Dieu. Si vous manquez dans l'accomplissement de ces devoirs, vous serez condamné.» «Que Dieu ait pitié de moi, s'écria-t-il, vous êtes capable de réduire un homme au désespoir.» «Oui, répondis-je, pour qu'il soit sauvé en venant à Jésus-Christ.»

Il se tut et m'écouta patiemment; puis nous nous quittâmes en bonne amitié.

LE SONGE DE M. ROLLIN.

C'ÉTAIT la veille du Nouvel-an: il faisait un froid très-vif. M. Rollin était assis ce soir-là dans son cabinet d'étude, à moitié couché dans un grand fauteuil, les pieds chaussés de pantouffles et étendus devant un feu flamboyant. Du plancher au plafond, la bibliothèque étalait ses rangées

de beaux volumes richements reliés, tandis qu'un candélabre répandait une douce lumière sur les bustes des grands hommes et sur leurs piédestaux de marbre. Des rideaux brodés faisaient oublier l'hiver qui rageait au dehors ; tout, dans cet intérieur, était luxueux et confortable.

Madame Rollin et sa fille, qui se rendaient en soirée, avaient entr'ouvert la porte pour souhaiter bonne nuit au maître de la maison et lui dire qu'il n'avait pas besoin de veiller pour les attendre. Il les accompagna jusqu'à la voiture, leur fit prendre place, puis revint trouver son confortable fauteuil, quoique avec un léger frisson que lui donna l'air froid qui pénétra dans le vestibule avant qu'il eût fermé la porte extérieure. Deux ou trois livres de comptes étaient posés sur une chaise à côté de lui; il les prit l'un après l'autre et en parcourut les chiffres avec une visible satisfaction.

—Voilà qui n'est pas mal pour une année, se dit-il. Et si cette dernière spéculation tourne bien, je ferai le double de ce que j'ai fait l'année passée. A ce compte-là, je pourrai entièrement affranchir la rue Blanche. Il ferma les livres et rejeta la tête en arrière sur son fauteuil. Oui, voilà une bonne année d'affaires, murmura-t-il à mi-voix.

—Vous appelez cela une bonne année d'affaires? dit une voix à côté de lui. Il tourna la tête et vit une femme de haute taille, légèrement vêtue, tenant un petit enfant dans ses bras, tandis qu'un autre, un peu plus âgé, se suspendait à sa jupe. Oui, je pense que vous pouvez parler ainsi, dit-elle en jetant un coup d'œil autour de la chambre; et me voici avec ces enfants affamés, entièrement délaissée, sans toit pour me couvrir.

—Mais, ma brave femme, comment puis-je y remédier? demanda-t-il un peu embarrassé.

—Comment vous pouvez y remédier? c'est vous qui m'avez mis dans cet état. Aussi longtemps que j'en ai eu la force, j'ai fait mon possible pour nouer les deux bouts, et j'avais un abri, quelque mauvais qu'il fût. Puis vint la maladie; je devais payer la location de cette misérable chambre; je priai votre agent de m'accorder un peu de temps. Il me répondit que si je ne lui remettais pas l'argent de la location la première fois qu'il reviendrait, il me mettrait sur la rue.

Je me présentai à vos bureaux la semaine passée pour voir si vous seriez plus compatissant. Vous me fîtes dire que vous ne pouviez vous déranger; que votre agent s'occupait de ces affaires. Ce soir-là nous fûmes mis à la porte comme des mendiants sans abri.

—Je n'en ai rien su, commença M. Rollin.

—C'est votre devoir de le savoir, interrompit brusquement la femme. La maison est à vous, et votre place est de voir si vos locataires sont traités avec justice. Non, lui dit-elle, comme il faisait un mouvement pour prendre sa bourse; je ne suis pas venue vous demander quelque chose. Mais souvenez-vous que ces trésors ne dureront pas éternellement. Il vous sera demandé compte de la vie de la veuve et des orphelins! Ses paroles furent étouffées par ses sanglots, puis elle disparut. Sur le seuil de la porte, elle croisa un jeune homme qui entra dans la chambre et se présenta devant le maître étonné.

—Qui êtes-vous? demanda M. Rollin, qui se leva à moitié, puis se renfonça dans son mœlleux fauteuil.

—Qui je suis? votre mémoire n'est pas longue, paraît-il, dit le nouveau venu avec un sourire amer. Il y a un mois que vous demandiez un commis. Il m'arriva de lire l'annonce dans un journal et je fus le premier à me présenter. Aucun somptueux déjeûner ne me retarda ce matin-là; une croûte de pain et un verre d'eau m'avaient suffi. Vous m'avez demandé un certificat de mon ancien maître. Tout nouvellement sorti du collége, je n'avais aucune expérience de la vie, et je vous aurais servi avec zèle et fidélité pour le moindre salaire. Vous me dîtes de revenir. Je revins souvent, mais chaque fois on me refusa l'entrée de votre cabinet et je finis par apprendre qu'on avait donné la place à un autre. C'était ma dernière espérance, et lorsque je vis qu'elle m'échappait, je ne sus plus vers quoi, ni vers qui me tourner. Un peu d'aide dans ce moment-là m'aurait sauvé. Voudriez-vous savoir maintenant à quoi cela m'a poussé? Il se pencha et chuchota quelques paroles à l'oreille de monsieur Rollin. Ce dernier tressaillit.

—Ah, vous tremblez? continua le jeune homme avec un sourire ironique. Vous tremblez? vous le pouvez bien; il n'est pas agréable d'entendre cela. Une bonne année d'affaires, avez-vous dit? comment répondrez-vous devant Dieu pour les affaires d'un seul jour? Vous calculez les affaires que vous avez faites pendant l'année par des chiffres qui représentent des écus et des francs. Je calcule aussi vos affaires par des chiffres; mais ils représentent le nombre de veuves et d'orphelins, jeunes et vieux, dont l'avenir a été détruit par vous et vos agents, tandis que vous nagez dans l'opulence. Vous n'êtes pas le seul, je le sais, mais ce n'est point une excuse. Bonne nuit. Il s'éloigna, et on entendit la porte du vestibule se fermer avec bruit.

M. Rollin se réveilla, regarda autour de lui, puis jeta un coup-d'œil sur la pendule. Il n'y avait qu'une demi-heure qu'il s'était endormi; on entendait Jean, le valet de chambre, s'entretenir avec quelqu'un au vestibule. M. Rollin s'essuya le front: Ce n'est qu'un songe après tout, murmura-t-il, et j'en suis heureux. Jean, dit-il au domestique qui entrait, qui est là?

—C'est le jeune homme qui était ici ce matin, monsieur; il dit qu'il faut absolument qu'il vous voie.

—Très-bien; faites-le entrer, répondit M. Rollin. Un jeune homme entra lestement et dit d'un air inquiet: Je me suis hasardé à venir vous parler à propos de la place vacante.

—Ah, fit M. Rollin; quel salaire désirez-vous?

—J'ai une petite sœur à entretenir, mais je suis disposé à travailler pour très-peu.

—Supposez que nous disions mille cinq cents francs pour la première année, dit l'homme riche, se souvenant de son rêve.

—C'est plus que je n'espérais, répondit le jeune homme. Je ferai tous mes efforts pour mériter votre confiance, monsieur. Vous ne savez pas de quoi vous m'avez sauvé; j'étais désespéré ce soir. Mais maintenant je suis sans crainte; ce sera une bonne nouvelle pour Annie, pauvre enfant! Je viendrai demain matin de bonne heure, monsieur.

—Très-bien; tenez, voici un peu d'argent dont vous aurez sans doute besoin. Le jeune homme recula d'un air presque offensé et une légère rougeur au visage.

—Merci, monsieur, j'en ai bien besoin, mais je préférerais attendre de l'avoir gagné.

—Ta, ta, ta, ne soyez pas si fier, mon garçon, dit M. Rollin avec bonté. Je ne le ferais pas avec chacun; mais je pense qu'on peut se fier à vous.

—Je vous remercie de votre bonne opinion et j'espère la mériter. Bon soir, monsieur.

M. Rollin s'assit de nouveau d'un air pensif. Je ne pense pas que je lui aurais donné la place, sans cet horrible songe. Il faut que je m'occupe aussi de cette maison louée. Mon agent Ducros obtient toujours la location, mais je ne me suis jamais inquiété de savoir de quelle manière il le fait. Il faut que je voie moi-même les choses d'un peu plus près.

Et c'est aussi ce qu'il fit dans la suite. Jusqu'alors il avait été tellement plongé dans les affaires, qu'il n'avait jamais trouvé le temps de faire quelque bien, si ce n'est de donner de temps à autre pour une œuvre charitable lorsque ses associés de la rue Blanche le faisaient.

Mais à présent, un nouvel état de choses avait commencé pour lui; et lorsque vint la veille d'un autre nouvel-an, on l'aurait trouvé s'occupant à former des plans pour la construction d'un certain nombre de maisons pour les pauvres, et recherchant les moyens d'aider à des jeunes gens qui passaient par des moments difficiles et d'encourager des malheureux luttant contre les difficultés de la vie. Sa femme et sa fille furent d'abord étonnées de ce changement; mais elles ne tardèrent pas à s'intéresser aussi à ces œuvres de charité. Cette année, le compte de la banque n'était pas aussi élevé, mais M. Rollin pouvait dire en toute conscience: C'est une bonne année d'affaires, se rappelant cette parole de l'Ecriture: «Je vous dis en vérité qu'en tant que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits, vous me les avez faites à moi-même.»—*Advocate and Guardian.*

OUVRAGES REÇUS.

La Tempérance, *Bulletin de la Société Française de Tempérance, Association contre l'Abus des Boissons alcooliques.—Secrétariat général: 6, rue de l'Université, à Paris.*

CE *Bulletin* nous arrive, comme à l'ordinaire, chargé d'études approfondies, de renseignements étendus et de nombreuses statistiques, ayant rapport à la question de l'alcoolisme. Voici un extrait du sommaire du dernier fascicule, Année 1884, no. 1. 126 pp.:

Recherches expérimentales sur l'alcoolisme chronique.—France: Prohibition de l'acide salicylique dans les boissons.—Bade: Loi sur la consommation du vin.—Grande-Bretagne: Interdiction de vendre des spiritueux le dimanche.—Etats-Unis: La répression de l'ivrognerie.—Statistique de la Brasserie française.—Produits des impôts sur l'alcool en Allemagne et en Prusse.—Importation des bières en Belgique.—Consommation de l'eau-de-vie en Suisse.—Les méfaits de l'alcool.

A propos de coiffure,—*Quelques mots aux jeunes demoiselles*, par Nancy Coulin, deuxième édition. Chez Beroud, à Genève. Brochure très opportune, qui a en vue la coiffure absurde mise actuellement en vogue par la mode et qu'on appelle avec à propos, coiffure *à la chien*. L'auteur adresse, au nom de l'Evangile de Christ, un pressant appel aux jeunes chrétiennes qui ont suivi cette mode si peu naturelle à la femme. Il leur démontre l'influence démoralisatrice et funeste que leur exemple a sur les autres jeunes filles. Cette brochure est digne d'être lue avec attention.

Nous pourrions vivre en paix, si nous nous occupions moins de ce que font et disent les autres—choses dont nous n'avons pas à prendre soin.

Les Signes des Temps

Heureux ceux qui font ses Commandements.

BALE (SUISSE), MAI 1884.

RÉDACTEUR-GÉRANT : **B. L. WHITNEY.**
Rédacteurs-Correspondants :
U. SMITH, J. H. WAGGONER, G. I. BUTLER.

«AIMER LA MISÉRICORDE.»

—OU—

CE QUE DIEU DEMANDE DE L'HOMME.

«QU'EST-CE que l'Eternel demande de toi sinon de faire ce qui est droit, d'aimer la miséricorde et de marcher dans l'humilité avec ton Dieu?» Mich. 6 : 8. Le Dieu du ciel nous demande d'«aimer la miséricorde» afin qu'il nous sauve et nous accepte dans son royaume. La miséricorde étant un des attributs propres à Dieu, ceux qui doivent habiter pour toujours en sa présence doivent la posséder et l'apprécier, ce qui est des plus raisonnables. Pour aller au ciel, nous devons posséder un caractère céleste. Pour habiter avec Dieu, nous devons lui être semblables. Satan et ses partisans furent rejetés du ciel parce qu'ils cessèrent d'être d'accord avec les principes qui règnent en ce lieu. Ce serait une folie de supposer que Dieu prendrait dans le ciel ceux qui ont un caractère inférieur à ceux qui en furent rejetés, à moins que les principes du ciel n'aient été auparavant incorporés à leur caractère.

Qu'est-ce que la miséricorde? Le dictionnaire la définit ainsi: «Disposition à oublier les injures; l'action de traiter celui qui vous fait du tort mieux qu'il ne le mérite; l'oubli d'une offense par compassion pour celui qui l'a faite. Acte de faveur, de pitié, de compassion ou de tendresse.» Le Dieu du ciel nous demande donc d'avoir la disposition d'oublier les injures. Il nous est demandé de traiter les hommes mieux même qu'ils ne le méritent, et cela par compassion pour eux. Il nous est demandé d'être indulgents, bons, compatissants et cléments. C'est ce que Dieu nous demande, et pourquoi n'aurions-nous pas une telle disposition? Nous admirons ces vertus chez les autres quand ils les exercent. La haine n'est point aimable. Il est noble de s'élever au-dessus du ressentiment personnel et d'oublier les torts que l'on nous fait. Le Seigneur lui-même nous en a donné l'exemple lorsque, suspendu sur la croix, après qu'on lui eut craché au visage, qu'on l'eut injurié, battu, insulté et cloué sur un bois maudit: en proie à une angoisse poignante et à de grandes souffrances, il jeta un regard sur ses persécuteurs et s'écria: «Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font!» Il pensait au temps où la justice divine frapperait les coupables qui gémiraient dans leurs souffrances. Son cœur rempli d'amour avait pitié d'eux, à la pensée de cette heure terrible. Il s'oubliait lui-même, et son cœur ne gardait aucun ressentiment personnel. Jamais le monde ne fut témoin d'un tel exemple de miséricorde. Nous l'admirons parce qu'il est noble. Ne sera-ce pas noble de posséder le même esprit et de mettre de côté les ressentiments indignes qui remplissent si facilement nos cœurs, lorsque nous nous imaginons avoir été blessés ou offensés.

Celui qui suit réellement les traces de Christ est un chrétien. Celui qui ne le suit point ne l'est pas réellement. «Celui qui n'a point l'esprit de Christ n'est point à lui.» «Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive.» «Pourquoi m'appeler Seigneur! Seigneur! tandis que vous ne faites pas ce que je dis?» Et que dit-il? «Si vous ne pardonnez pas aux hommes leurs offenses, mon Père céleste ne vous pardonnera pas non plus les vôtres.» «Quand vous vous présenterez pour faire votre prière, pardonnez si vous avez quelque chose contre quelqu'un, afin que votre Père qui est dans les cieux vous pardonne aussi vos fautes.» C'est une chose étrange qu'il y ait des gens qui puissent prononcer la prière du Seigneur: «Pardonne-nous nos péchés, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé», lorsqu'ils n'ont eux-mêmes aucune idée de pardonner à ceux qui les ont offensés. Ils prient virtuellement le Seigneur de ne jamais leur pardonner. «Pardonne-nous nos péchés comme aussi nous pardonnons», serait une prière dangereuse pour de telles personnes. Qu'est-ce que pardonner? C'est cesser d'éprouver du ressentiment contre quelqu'un. C'est chasser de son cœur ce mauvais sentiment que nous éprouvons lorsque nous pensons à ceux qui nous ont fait du tort. Nous entendons parfois des gens dire: «Je puis pardonner, mais je ne puis jamais oublier»; remarque bien absurde, car il est évident qu'ils ne pardonnent point mais qu'ils sont résolus à garder ce misérable sentiment d'aigreur dans le cœur, tant qu'ils vivront. Pardonner, c'est remplacer ce sentiment d'aigreur par des sentiments d'affection. Dieu n'exige pas de nous que nous pensions que ceux qui agissent mal font bien. Il est possible que nous ne voyions rien dans leur conduite à admirer ou à imiter; nous pouvons savoir qu'ils sont égoïstes, méchants et sur le chemin de la perdition. Mais notre sainte religion ne tolère point que nous conservions en nous des sentiments de vengeance personnelle, ce qui excluerait de nos cœurs des pensées de bienveillance et empêcherait que nous leur fassions du bien.

La parabole de Christ, dans Matthieu 18, le démontre clairement. Le Seigneur nous parle d'un roi qui appelle un de ses serviteurs à lui rendre compte. Ce serviteur qui lui devait quelque cent mille francs, n'ayant pas de quoi payer, demanda à son maître d'avoir compassion de lui. Son maître lui quitta la dette; mais ce serviteur, étant sorti, rencontra un de ses compagnons de service qui lui devait une centaine de francs. Il le prit à la gorge, exigeant qu'il le payât immédiatement; mais comme son compagnon ne pouvait le faire, il le fit jeter en prison. Lorsque son maître apprit ce qu'il avait fait, il le livra au sergent jusqu'à ce qu'il eut payé cette immense dette. S'il avait montré lui-même un esprit de compassion, on n'aurait pas exigé cela de lui. Christ dit comme conclusion: «C'est ainsi que vous fera mon Père céleste, si vous ne pardonnez pas, chacun de vous, de *tout son cœur*, à son frère ses fautes.

Ce n'est point assez de dire: «Je puis pardonner, mais je n'oublierai jamais.» Nous devons pardonner de *tout notre cœur*. Le mal chez beaucoup de gens qui paraissent si lents à pardonner, c'est qu'ils semblent regarder comme une espèce de volupté de conserver des sentiments de rancune. Comme à Pierre, qui provoqua la parabole que nous avons citée, il leur semble qu'ils feraient violence à leur nature en pardonnant. Pierre dit à Christ: Combien de fois pardonnerai-je à mon frère, lorsqu'il m'aura offensé? Sera-ce jusqu'à sept fois? Jésus lui répondit: Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois (quatre cent quatre-vingt-dix fois), c'est-à-dire que nous devons toujours chercher à avoir des sentiments de pardon et de pitié, même envers ceux qui nous nuisent personnellement, les remettant au jugement de Dieu, qui saura comment agir avec eux. «C'est à moi qu'appartient la vengeance et je la rendrai, dit le Seigneur.» Cet attribut lui appartient. Nous ne saurions pas comment nous en servir. Nous commettrions de grandes erreurs et agirions souvent injustement. Il ne serait pas bon pour l'homme qu'elle lui eût été confiée, c'est pourquoi Dieu se l'est réservée. Nous devons «donner lieu» à la colère de Dieu. Si nous pouvions toujours comprendre combien plus heureux nous serons en nourrissant dans nos cœurs des sentiments d'amour et de bonté qu'en nourrissant des sentiments de rancune et de haine, nous comprendrions mieux les remarques que le Sauveur adressa à Pierre. La charité vaut mieux que la haine, et la paix vaut mieux que la guerre. La bonté vaut mieux que la rancune et le pardon des offenses vaut mieux que la malice de Satan et qu'un cœur corrompu. Si donc la colère et des sentiments de méchanceté sont allumés dans nos cœurs parce qu'on nous a fait du tort, chassons-les de nos cœurs aussi vite que possible, et ne permettons point que le soleil se couche sur notre colère. Il ne fait pas beau dormir avec ce compagnon-là. Oh! que l'esprit de pardon et de charité distingue toujours les disciples de Christ! Or, il en sera ainsi pour ceux qui le suivent *réellement*, car il n'a jamais montré un autre esprit.

La miséricorde est aussi un principe actif; elle pousse à des actes de compassion, de charité et de miséricorde. Le bon Samaritain la possédait. Elle porta Christ à venir sur la terre pour sauver une race coupable. Howard, le célèbre philanthrope anglais, la possédait. Tous les bienfaiteurs de l'humanité ont eu cette vertu. Tous ceux qui seront sauvés un jour doivent accomplir des actes de bonté et de charité, sans espoir de récompense en cette vie. Nous devons le faire parce que notre Sauveur nous en a donné l'exemple. Nous vivons dans une époque d'égoïsme et d'avarice. Combien peu

n'y en a-t-il pas qui essaient réellement d'être bons! Combien peu n'en voyons-nous pas désirer consacrer leur vie à des œuvres de désintéressement comme Christ en a accompli, dans le but de sauver des âmes! Beaucoup de gens qui sont forcés par le sentiment de leur devoir de faire quelque chose pour le bien des autres et le salut de leurs semblables, pensent que c'est une chose bien pénible et désireraient ne faire que juste assez pour ne point se sentir condamnés. De crainte de l'avenir, ils feront quelque peu de chose, mais désireraient trouver quelque moyen d'échapper à ce devoir pour satisfaire leurs propres penchants. De telles personnes ne sont point de ceux qui «*aiment la miséricorde*;» ils sont très-fâchés qu'on l'exige d'eux; elle leur est une coupe amère. Comme chrétiens, nous devrions nous élever au-dessus de l'exigence du devoir et nous plaire à faire du bien parce que c'est une chose bonne. Nous devrions aimer à travailler pour ce qui est noble et divin; alors nos caractères grandiront et nous répondrons mieux au but pour lequel nous avons été créés. Lorsque nous aimerons à faire le bien pour le bien lui-même et pour l'amour de Christ, nous ne travaillerons point comme l'esclave, accomplissant péniblement sa tâche sous la loi sévère du devoir, mais nos âmes prendront plaisir dans le Seigneur et son service nous sera agréable, infiniment plus agréable que le service du monde et du péché. Alors nos âmes seront soutenues par la confiance en Dieu, et la joie et le bonheur seront notre partage. La paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, dirigera et remplira nos cœurs. Nous avons du plaisir à travailler pour ceux que nous aimons. C'est une grande leçon d'apprendre à «aimer la miséricorde» par amour pour elle et pour l'amour de Christ. Dieu veuille nous aider à l'apprendre tous.

G.-I. B.

QUI A CHANGÉ LE JOUR DU REPOS?

L'ŒUVRE DE L'APOSTASIE.

CINQUIÈME ARTICLE.

NOUS avons jusqu'ici, dans cette série d'articles, considéré la question négativement, et cela en montrant que le changement ne peut être attribué à la source sur l'autorité de laquelle on le fait généralement reposer. Nous avons montré, croyons-nous, par des preuves incontestables, tirées des passages des saintes Ecritures et des faits qui s'y rapportent, que la responsabilité d'un changement tel que celui qui a eu lieu ne peut être attribué ni à Dieu, le Maître suprême, ni à Christ le Rédempteur, ni aux apôtres auxquels fut confié l'établissement de l'Eglise chrétienne.

L'importance de la question et particulièrement le fait que ce changement a été accepté par la grande masse des chrétiens, exigeait que nous présentassions d'abord cet argument négatif afin que nos lecteurs puissent juger avec plus de confiance et de lumières les preuves directes que nous avons maintenant à présenter pour démontrer comment, par qui et dans quel but ce changement a été fait.

Si ce changement n'est point sanctionné par l'autorité de Jéhovah, ni par celle de Christ, ni par celle des apôtres de l'Eglise chrétienne, il est bien évident que c'est l'œuvre de quelque puissance dont le but était de suborner et de détruire l'œuvre de Dieu pour substituer à la juste autorité du Créateur, son autorité usurpatrice et illicite, et à sa loi, les traditions.

Or c'est précisément ce que nous déclarons avoir eu lieu, comme aussi nous sommes prêts à le démontrer; nous invitons nos lecteurs à prêter une attention sérieuse aux preuves que nous allons leur présenter pour soutenir la grave accusation que nous osons faire. Comme nous l'avons dit dès le début, ce n'est point ici une question indifférente ou secondaire. Au contraire, renfermant une obligation morale que nous devons à Dieu, le Créateur de l'univers, elle devient l'une des plus sérieuses et des plus importantes. C'est donc une question qui exige l'étude sérieuse et intelligente de quiconque professe aimer et servir Dieu.

Des siècles avant que ce changement eut lieu, Dieu, par son prophète, avertit son peuple qu'une puissance s'élèverait qui entreprendrait cette œuvre sacrilége. Ce devait être, malgré son apparence extérieure de religion, un pouvoir blasphématoire et persécuteur. Il devait proférer de grandes paroles de blasphème contre Dieu; il devait détruire les saints du Souverain; il devait *penser* pouvoir changer les temps et la loi du Très-Haut. Et la prophétie nous informe que, pendant un temps déterminé, les saints et la loi seraient livrés entre ses mains, de sorte qu'il lui semblerait pouvoir en agir selon sa volonté. Dan. 7 : 25

Veuillez lire soigneusement les témoignages directs de la parole prophétique. Nous lisons dans Dan. 7 : 25: «Et il prononcera des paroles [le verset 11 dit de *grandes paroles*] contre le Souverain, et détruira les saints du Souverain et pensera de pouvoir changer les temps et la loi; ils seront livrés dans sa main jusqu'à un temps, et des temps et une moitié de temps.» La prophétie dans laquelle ces paroles se trouvent est une des plus importantes de la Parole de Dieu. Pour avoir une intelligence claire du sujet, il sera bon de donner une courte explication des symboles qui apparurent au prophète dans la vision dont ce chapitre fait le récit. Sous le symbole de quatre bêtes féroces ayant chacune quelque trait caractéristique désignant un caractère spécial de l'empire universel qu'elle représente, Dieu fit passer sous les yeux du prophète les quatre royaumes successifs qui devaient avoir le gouvernement universel de la terre depuis l'époque où la prophétie fut donnée au prophète, jusqu'à la fin de l'histoire de l'humanité. La dernière des quatre bêtes, qui est indescriptible, représente l'incomparable empire romain, les dix cornes indiquant les dix royaumes dans lesquels l'empire romain fut divisé, entre les années 356 et 483 ap. J.-C. Tous les commentateurs sont d'accord dans l'interprétation de cette prophétie. Comme le prophète considérait ces cornes, il voit s'opérer parmi elles un merveilleux changement. Une petite corne, différente des autres, s'élève parmi elles, tandis que devant elle, trois des premières cornes sont arrachées par la racine. Cette petite corne avait des yeux comme des yeux d'homme et une bouche qui proférait de grandes choses. Il est positivement dit que cette corne ferait la guerre aux saints et prévaudrait contre eux. C'est concernant l'œuvre de cette corne que les paroles que nous avons citées ont été prononcées dans l'interprétation qui fut donnée au prophète.

Mais quelle puissance ce symbole représente-t-il, direz-vous?—C'est la puissance de Rome après qu'elle eut passé de Rome païenne à Rome papale; ou, en d'autres termes, Rome sous sa forme politico-religieuse, ayant à sa tête l'Evêque de l'Eglise de Rome. Nous donnons comme raison de cette assertion le fait qu'aucune autre puissance dont parle l'histoire ne possède les traits et n'accomplit les faits dépeints par la prophétie, tandis que nous rencontrons, dans l'histoire de cette puissance, l'accomplissement le plus frappant de tout ce que la prophétie avait annoncé. Pour appuyer ce témoignage, examinons en détail les spécifications de cette partie de la prophétie que nous venons de citer.

«Il prononcera des paroles [de grandes paroles] contre le Souverain.» Ceci a-t-il jamais été accompli plus complétement que dans les actes des évêques de Rome qui prétendent aux titres et aux prérogatives qui n'appartiennent qu'à Dieu? La simple citation de quelques-uns de ces titres sera peut-être la preuve la plus convaincante de tout ce que l'on pourrait dire. Voici donc quelques-uns des titres que ce pouvoir arrogant a bien voulu prendre: «Seigneur Dieu le Pape», «Vicaire du Fils de Dieu», «Autre Dieu sur la terre», «Roi des rois et Seigneur des seigneurs», etc. Et si ceci était considéré comme insuffisant pour fonder ces prétentions à cette distinction peu digne d'envie, on pourrait rappeler la récente déclaration de l'infaillibilité du pape, par laquelle cinq cent trente-huit des plus hauts dignitaires de l'Eglise, à l'exception de deux voix, déclarèrent que le pape de Rome était infaillible en matière de doctrine. Pourrait-il y avoir des paroles ou des actes plus arrogants et plus blasphématoires?

«Il détruira les saints du Souverain.» L'église de Rome, dans ses prétendus droits de punir les hérétiques, n'a-t-elle pas accompli cette prédiction d'une manière frappante? Considérez les millions de martyrs qui ont préféré sceller de leur sang leur témoignage plutôt que de renoncer à leur foi en la Parole de Dieu. On estime que le nombre de ceux qui ont perdu la vie dans les persécutions dirigées par ce pouvoir ne s'élève pas à moins de 50 millions. A cet égard, Rome n'a que trop bien accompli ce qui en était prédit.

Jusqu'ici, dans l'examen que nous avons fait de la prophétie, qu'on se souvienne bien que tous les commentateurs protestants sont d'accord avec nous pour en tirer les mêmes conclusions. Tous s'unissent à nous pour dire que c'est Rome papale et que ce n'est qu'elle qui ait accompli ce que le prophète a annoncé, et qu'elle seule pouvait être désignée par ces paroles.

Comme le dernier point renferme le sujet principal de notre discussion et exige plus de place que nous n'y pouvons consacrer ici, nous le réservons pour notre prochain article, où nous le comparerons à des prédictions du Nouveau Testamment sur le même sujet.

LE SPIRITISME.

Un jour, vers la fin du mois de mars 1848, on lut dans les journaux de la ville de Rochester, Etat de New-York, l'étrange nouvelle qu'on avait entendu dans la maison de M. John D. Fox, demeurant à peu de distance de la ville, dans le village de Hydeswille, certains bruits mystérieux et comme les coups de quelqu'un qui frappe à une porte. Tous les environs furent aussitôt

dans la plus grande excitation, et des comités furent nommés pour rechercher soigneusement quelle était la cause de ces bruits. On prétendit bientôt que derrière ces manifestations se cachait l'œuvre de quelque esprit; que l'on obtenait des réponses à certaines questions, que certaines lettres de l'alphabet étaient indiquées représentant des mots qui, déchiffrés, communiquaient quelque révélation. On disait aussi que certaines personnes réussissaient particulièrement à provoquer ces réponses.

Les esprits qui communiquaient ainsi se disaient être les esprits de personnes mortes; c'est pourquoi ce mouvement fut appelé *Spiritisme*. Les personnes auxquelles il était accordé des réponses du monde invisible furent appelées *médiums*. Les agents, esprits et médiums par lesquels une nouvelle révélation devait être donnée au monde furent alors reconnus. Une écluse était ouverte par laquelle un flot de renseignements, quelle que pût en être la nature, pouvait ainsi être versé sur la communauté.

Le mouvement se répandit comme un incendie dans les herbes sèches. On appela cet enseignement une nouvelle philosophie. Les esprits déclarèrent que leur but était de convaincre le monde de l'immortalité de l'âme. Des multitudes de personnes s'offrirent comme intermédiaires pour communiquer des informations du monde invisible. Des conférences furent organisées pour soutenir et défendre ce système, et des journaux furent consacrés à sa dissémination. Ces progrès furent si merveilleux que vingt-huit ans après l'époque où il attira l'attention du monde par ce qu'on a appelé les «bruits de Rochester», ses adhérents se montaient, suivant l'estimation de ses partisans, de cinq à huit millions, et suivant l'estimation de ses ennemis, de trois à onze millions.

Les phénomènes qui accompagnaient ce mouvement étaient merveilleux. Dès l'origine, on reconnut qu'il y avait là-dessous une puissance capable de faire des miracles. Nous ne nions point que ces dernières années, il ne se soit fait en son nom beaucoup de tours de passe-passe, de jongleries et de fraudes. Mais malgré cela, d'abondantes preuves montrent jusqu'à l'évidence que le spiritisme même possède une puissance surnaturelle accomplissant des miracles qui sont au-dessus de la portée des possibilités humaines. Des savants et des philosophes, après les recherches les plus approfondies et les critiques les plus rigoureuses, ont été obligés d'admettre que différents objets, dont quelques-uns eussent été trop lourds pour être soulevés par un homme, ont été transportés d'un endroit à un autre, par le seul pouvoir de l'esprit; qu'on a entendu une musique délicieuse, produite sans l'aide de personne et avec ou sans le secours d'instruments visibles; que l'on a constaté bien des cas de guérison; que des personnes ont été transportées dans les airs par les esprits seuls, d'une rue à une autre en présence de plusieurs autres personnes; que des tables portant plusieurs personnes ont été soulevées en l'air; et finalement que les esprits ont produit un grand nombre d'exemples très-authentiques du phénomène que l'on appelle «matérialisation», et cela en se présentant eux-mêmes sous une forme corporelle et parlant d'une voix intelligible.

Le professeur Zöllner, célèbre philosophe allemand, dont le nom est si connu dans le monde scientifique, dirigea lui-même une longue suite d'expérimentations soigneuses et convaincantes, pour déterminer la question de savoir si, oui ou non, une puissance spirituelle était mêlée à ces manifestations. Dans une entrevue personnelle avec Joseph Cook, lors de la récente visite de celui-ci en Europe, le professeur Zöllner déclarait qu'il avait vu de ses yeux les étranges faits suivants, accomplis par une puissance qui ne peut être celle de l'homme ou qui, si elle est humaine, n'a pas été découverte jusqu'à présent: 1. Des nœuds ont été faits à des cordes, sans que les extrémités de ces cordes aient été en mouvement. 2. Des messages ont été écrits sur des ardoises placées entre deux et trois autres ardoises cachetées. 3. De l'argent passa à travers une table de manière à montrer la suspension des lois de l'impénétrabilité. 4. Des courroies de cuir se nouèrent entre les mains mêmes du professeur Zöllner, malgré ses efforts pour les tenir raides. 5. L'impression de deux pieds fut marquée sur du papier couvert de suie et qui avait été collé entre deux ardoises cachetées. 6. Des anneaux en bois d'une seule pièce et parfaitement intacts furent placés autour du support d'une table de jeu sans qu'il fût possible de les glisser ni d'un côté ni d'un autre. 7. Finalement, la table elle-même, d'une construction lourde et massive, disparut complétement, puis tomba du haut de la chambre où le professeur et ses amis étaient assis.

De tels miracles sont calculés de manière à faire une profonde impression sur l'esprit et il n'est point étonnant qu'un mouvement, dans l'intérêt duquel on prétend qu'ils sont faits, fasse parmi les hommes de si merveilleux progrès. Un écrivain nous a donné, dans le journal *Spiritual Clarion*, la description suivante de son apparition, de sa puissance et de ses progrès:

«Cette révélation a paru avec une force et une puissance qui, dépouillée de sa bénignité presque universelle, eût terrifié l'âme, eût fait dresser les cheveux aux plus braves, et glacé leur sang à la vue et à l'ouïe de ses inexplicables phénomènes. Elle apparaît avec des coups frappés aux portes, semblant avertir de son approche. Elle a été dès l'abord son meilleur et son propre prophète, et pas à pas, elle a prédit les progrès qu'elle ferait. Aussi, elle apparaît de la façon la plus triomphante. Aucune croyance ne manifesta dès l'origine une foi aussi victorieuse. Elle s'est répandue à travers les Etats-Unis comme un ouragan de feu, s'imposant à la foi des moqueurs confondus et des sceptiques les plus résolus.»

Malgré ces protestations d'innocence et de bénignité, ce mouvement, considéré sous son vrai jour, serait bien propre à terrifier l'âme et à glacer le sang des plus braves, si l'on n'était protégé par le bouclier de la vérité contre son influence malfaisante; car tout ce mystérieux développement procède d'en bas, et non d'en haut; c'est l'œuvre du prince des tenèbres; son objet principal est de perdre les âmes; son apparence de piété n'est qu'un masque qui cache son vrai caractère. Sa piété n'est qu'une prétention, et ses bienfaits ne sont qu'une amorce pour mieux entraîner dans ses piéges. Tout ceci nous paraîtra des plus clairs, par le seul examen de son caractère.

Les Ecritures nous enseignent positivement que les morts, une fois descendus dans la tombe, n'ont aucune connaissance et n'ont aucune part à ce qui se fait sous le soleil, que leurs pensées périssent et que, pour eux, l'amour et la haine et toute émotion de l'esprit ont cessé; qu'ils demeurent dans cet état d'insensibilité et ne se réveillent de leur sommeil qu'à la seconde venue de Christ, alors que le ciel se retirera comme un livre que l'on roule, et que ceux qui seront prêts à avoir part à la première résurrection sortiront de leurs sépulcres. Eccl. 9 : 5, 6, 10; Ps. 146 : 4; Job 14 : 12; Apoc. 6 : 14–17; 1 Thess. 4 : 13–18; etc. Or la première chose à laquelle prétendaient ces esprits qui se communiquent, fut qu'ils étaient les esprits des morts; et ils persistent dans cette prétention. Mais c'est un mensonge; car il n'y a point d'esprit dans cette condition qui puisse ainsi communiquer avec les humains. Or, pour celui qui voudra se laisser guider par les Ecritures, ces manifestations lui révèleront aussitôt quels sont ces agents invisibles et quel est leur caractère; car il nous est parlé d'êtres spirituels qui ont affaire avec les hommes; ce sont les anges, qui se divisent en deux classes: les anges déchus et les saints anges, les mauvais et les bons. Mais ces esprits ne peuvent être les bons anges, car ceux-ci ne mentent point; ce doit être les mauvais anges, car ils ont été menteurs dès le commencement. Bien plus, il est une prophétie concernant les derniers jours qui annonce une série de prodiges qui devaient être accomplis par leur moyen. Les nations doivent être assemblées pour le combat du grand jour du Dieu tout-puissant par «des esprits de démons», faisant des prodiges (Apoc. 16 : 14); et lorsque Christ paraîtra, cela doit être lorsque Satan sera à l'apogée d'un nouveau développement de cette puissance qu'il a de faire des signes et des prodiges. 2 Thess. 2 : 8–12. U. S.

(La fin au prochain numéro.)

LES SEPT SCEAUX.

DEUXIÈME ARTICLE.

Apoc. 6 : 5, 6. «Et quand l'agneau eut ouvert le troisième sceau, j'entendis le troisième animal qui disait: Viens, et vois. Et je regardai, et il parut un cheval noir, et celui qui était monté dessus avait une balance à la main. Et j'entendis une voix qui venait du milieu des quatre animaux et qui disait: la mesure de froment vaudra un denier, et les trois mesures d'orge vaudront trois deniers; mais ne gâte point l'huile ni le vin.»

Avec quelle rapidité la corruption ne fait-elle pas son chemin! Quel contraste entre ce symbole et le premier! Un cheval noir: c'est absolument l'opposé du premier! Ce symbole doit représenter une période de ténèbres et de corruption morales dans l'Eglise. La voie fut toute grande ouverte par les événements du second sceau à l'état de choses tel qu'il est représenté ici. L'époque placée entre le règne de Constantin et l'établissement de la papauté, en l'an 538, peut être citée avec raison comme le temps où les plus grandes erreurs et les plus grossières superstitions envahirent l'Eglise. Mosheim dit de la période qui succéda immédiatement aux jours de Constantin:

«Ces vaines fictions que l'attachement à la philosophie de Platon et aux croyances populaires avaient engagé la plus grande partie des docteurs chrétiens à adopter, avant l'époque de Constantin, furent alors confirmées, augmentées et embellies de différentes manières. C'est alors que parut cette vénération extravagante des saints trépassés et ces absurdes idées sur un certain feu destiné à purifier les âmes des morts, idée si répandue maintenant et dont on voyait des marques publiques partout. C'est de cette époque aussi que date le célibat des prêtres, le culte des images et des reliques qui, par la suite, détruisit presque complétement la religion chrétienne, ou pour le moins, éclipsa son éclat et la corrompit dans son essence même, de la manière la plus déplorable. Un immense cortége de superstitions fut

graduellement substitué à la religion et à la piété sincère. Cet odieux changement procéda de causes variées. Une précipitation ridicule à recevoir de nouvelles opinions, un désir absurde d'imiter les rites païens et de les couvrir du culte chrétien, et cette folle tendance que les hommes ont, en général, d'adopter une religion pleine d'ostentation et de faste, tout contribua à établir le règne de la superstition sur les ruines du christianisme. Par conséquent, on entreprit de fréquents pélerinages en Palestine et aux tombeaux des martyrs, comme si on devait acquérir dans ces lieux seulement, les principes sacrés de la vertu et l'espérance certaine du salut. Une fois les rênes lâchées à la superstition qui ne connaît point de bornes, d'absurdes croyances et des cérémonies ridicules se multiplièrent presque chaque jour.

«On apportait des quantités de poussière et de terre de la Palestine et d'autres lieux remarquables à cause de leur sainteté supposée, on les envisageait comme les remèdes les plus puissants contre la violence des esprits malins, on vendait et on achetait partout cette poussière et cette terre à grand prix. Les processions et les prières publiques par lesquelles les païens essayaient d'apaiser leurs dieux furent alors admises dans le culte chrétien et célébrées dans bien des lieux avec une grande pompe et une grande magnificence. Les vertus que l'on avait autrefois attribuées aux temples païens, à leurs décorations, aux statues de leurs dieux et de leurs héros furent alors attribuées aux églises chrétiennes, à de l'eau consacrée par certaines formes de prières et aux images des saints. Et les mêmes priviléges dont les premiers jouissaient sous les ténèbres du paganisme, furent accordés aux derniers, sous la lumière de l'Evangile, ou plutôt sous la nuée de superstitions qui obscurcissait sa gloire. Il est vrai que les images n'étaient pas alors très-communes et qu'il n'y avait point de statues du tout. Mais en même temps, il est parfaitement certain, autant qu'il est extravagant et monstrueux, que le culte des martyrs fut modelé graduellement sur les services religieux que l'on rendait aux dieux avant la venue de Christ.

«Par ces faits, qui ne sont que de faibles traits de l'état du christianisme à cette époque, le lecteur judicieux verra facilement que la paix et la prospérité que Constantin procura à l'Eglise fut au détriment de cette dernière, et quel tort elle reçut également des imprudentes méthodes employées pour engager les diverses nations païennes à embrasser l'Evangile. Les limites dans lesquelles nous nous sommes proposé de rester nous empêchent d'entrer dans plus de détails sur les tristes effets qui résultèrent des progrès de l'influence funeste de la superstition qui était alors devenue universelle.»

Il dit plus loin: «Il faudrait tout un volume pour énumérer les diverses fraudes que d'adroits fripons pratiquaient avec succès pour tromper les ignorants, alors que la vraie religion avait presque entièrement fait place à une effroyable superstition.»—*Histoire Ecclésiastique*, 4me siècle, deuxième partie, chap. 3.

Cet extrait de Mosheim contient une description de la période représentée par le cheval noir du troisième sceau, et cette description répond d'une manière frappante à la prophétie. On voit par là comment le paganisme s'incorpora au christianisme, et comment, durant cette période, le faux système qui eut pour résultat l'établissement de la papauté atteignit rapidement son entier développement et arriva à cette déplorable perfection de force et de grandeur.

Les balances.—«Les balances dénotent que la religion et le pouvoir civil s'uniraient dans la personne de celui qui serait chargé du pouvoir exécutif dans le gouvernement, et que celui-ci prétendrait à l'autorité judiciaire dans l'Eglise et dans l'Etat. Ceci eut lieu sous les empereurs romains, depuis l'époque de Constantin jusqu'au règne de Justinien; ce fut ce dernier qui remit le même pouvoir judiciaire à l'évêque de Rome.»—*Sermons de Miller*, page 181.

Le froment et l'orge.—«Les mesures de froment et d'orge pour un denier dénotent avec quelle ardeur des membres de l'Eglise rechercheraient les biens de ce monde, et que l'amour de l'argent s'emparerait alors de la plupart des esprits; qu'on disposerait de tout pour acquérir de l'argent.»—*Id.*

L'huile et le vin—Ces choses «représentent les grâces de l'Esprit, la foi et la charité; or, elles couraient le plus grand danger sous l'influence de l'esprit de mondanité qui était si général. Et il est bien attesté par les historiens que la prospérité dont jouissait l'Eglise à cette époque produisit les corruptions qui amenèrent finalement la chute de l'Eglise et l'établissement des abominations antichrétiennes.—*Id.*

On fera bien d'observer que la voix qui fixe la quantité de froment pour un denier et qui dit: «Ne gâte point ni l'huile ni le vin, ne vient point de quelqu'un qui soit sur la terre, mais du milieu des quatre animaux, ce qui signifie que, lors même que le petit troupeau sur la terre est sous la conduite de bergers professant d'être les ministres de Christ, le Seigneur n'oublie pourtant pas les siens pendant cette période de ténèbres. Une voix vient du ciel. Le Seigneur a soin que l'esprit de mondanité ne domine pas à un tel degré, que la chrétienté soit entièrement perdue, que l'huile et le vin, savoir les grâces d'une vraie piété, ne disparaissent entièrement de la terre.

(A suivre.) U. S.

LE CHRISTIANISME APOSTOLIQUE
—ET—
CELUI D'AUJOURD'HUI.

«Hommes frères, que ferons-nous?» Telle était la question sérieuse et angoissée que faisaient à Jérusalem une grande foule de gens qui étaient «touchés de componction en leurs cœurs.» Leurs consciences avaient été remuées par la prédication de l'apôtre qui leur avait déclaré qu'ils avaient crucifié et fait mourir le Messie. Ils se sentaient repris d'une manière poignante, mais l'apôtre Pierre ne s'arrête point pour les complimenter des sentiments qu'ils éprouvaient ou pour les engager à s'abandonner à leurs émotions. Il chercha à débarrasser la question de leur salut de la région vaporeuse de l'émotion et à la fonder sur la base solide du principe.

C'est un grand malheur pour des milliers de personnes dans nos congrégations, que l'on ait tant de sentiment et que l'on fasse si peu. Ces gens peuvent s'émouvoir et même verser des larmes à l'ouïe d'une prédication éloquente.—Il leur en arrive autant à la lecture d'un roman pathétique.—Leur conscience est touchée. Ils forment de bonnes résolutions, s'en retournent à la maison et oublient en chemin quelle sorte de personnes elles ont été. Cette manière de faire est dangereuse et nuisible. Mon frère, ne savez-vous pas que pleurer sur un péché et ne le point quitter, que d'avoir un bon sentiment et ne point le mettre en pratique vous cause le plus grand mal? C'est un tort que vous faites au St.-Esprit et un plus grand tort que vous vous faites à vous-même. Cela endurcit terriblement votre cœur. Les personnes avec lesquelles il est le plus difficile de vivre sont ces personnes qui s'émotionnent si facilement, qui ont pleuré et résolu cent fois de se corriger et qui n'ont jamais remué un doigt pour obéir à Christ. Je crains que leurs larmes en ce monde ne soient qu'un prélude de celles qu'elles verseront dans la perdition. Satan lui-même peut se tordre dans de poignantes et inconcevables angoisses. Il est bon d'éprouver des émotions; mais ce n'est point assez. Une once de foi vaut mieux qu'une tonne de sentiments.

Mais quelle réponse Pierre fait-il à ses auditeurs touchés et repentants? Leur dit-il qu'ils n'ont point une aptitude naturelle à faire leur devoir? S'adresse-t-il à eux comme à de «pauvres pécheurs», bien plus dignes de pitié que de blâme? Leur offre-t-il de prier pour eux pour les engager à s'attacher à lui au lieu de s'attacher à leur Sauveur? Les exhorte-t-il à lire de bonnes choses ou même à venir souvent l'entendre prêcher l'Evangile? Bien loin de là! Il abandonne toutes ces inventions et ces conseils aux prétendus docteurs en théologie et conducteurs spirituels de nos jours. Ses auditeurs demandaient de savoir ce qu'ils devaient faire; et il leur donne aussitôt une œuvre qui doit pénétrer le cœur et la vie journalière. Il sait que les pécheurs doivent «travailler à leur propre salut» même lorsque Dieu produit en eux «la volonté et l'exécution selon son bon plaisir.»

Pierre répond à leur question par un mot qui frappe et tranche comme un coup d'épée: «Amendez-vous!» «Mais, auraient-ils pu dire, nous sommes des pénitents, nous éprouvons du chagrin; nos cœurs sont brisés.» Très-bien; mais éprouver de l'amertume, ce n'est pas toujours se repentir. Car s'il en était ainsi, tout ivrogne serait repentant. Aucun homme n'éprouve autant d'amertume, ne s'accuse si fortement et ne sent autant sa misère qu'un ivrogne lorsqu'il est à jeun. La repentance est un sentiment infiniment plus profond que la douleur, la souffrance ou la crainte d'une colère à venir. Elle consiste à avoir une juste idée du péché comme très-coupable, et à l'abandonner. Je considère un verre de boisson que je tiens dans la main et je me dis en moi-même: «Cette attrayante boisson est un poison; un serpent est caché là-dedans: c'est la mort! Puis je jette aussitôt le liquide loin de moi. C'est une vraie repentance du péché de l'ivrognerie; et c'est la seule espèce de repentance qui puisse sauver un ivrogne.

La grâce de Dieu peut agir sur un ivrogne; mais encore doit-il renoncer à la coupe fatale de son propre mouvement et pour lui-même. Le fait que l'Esprit de Dieu provoque la repentance et la poursuit dans le cœur du pécheur n'affaiblit en rien cet autre fait que la repentance doit être un acte personnel de votre part. Vous devez abandonner vos péchés volontairement. Il n'y a aucun mérite à ce qu'un larron cesse de voler lorsqu'il est dans l'impuissance de le faire. Si vous ne cessez de mal faire qu'avec répugnance et que vous soupiriez ensuite après vos anciennes habitudes coupables, ce n'est point la repentance. La repentance évangélique implique un changement de sentiments, un changement de penchants et un changement de conduite. Nous répétons une fois de plus que c'est concevoir une juste opinion du péché comme quelque chose d'entièrement mauvais, puis de l'abandonner. Mon frère, avez-vous fait cela? S'il en est ainsi, vous avez mis le pied sur le

premier degré de l'échelle qui vous conduit en haut, du côté du ciel.

Un autre point vital, c'est de se soumettre à Dieu sans conditions. Un jour qu'un certain commandant d'une forteresse qui venait d'être conquise, demandait au vainqueur à quelles conditions la forteresse devait être rendue, ce dernier lui répondit: «Sans conditions.» Si vous êtes un pécheur, votre cœur est une forteresse rebelle. Il doit être soumis au Seigneur; il doit se rendre entièrement et se rendre sans conditions de votre part. Ne vous arrêtez pas à marchander avec Dieu. Ne faites par de réclamations égoïstes. Saul de Tarse céda sur tous les points lorsque, renversé sur le chemin, il s'écriait: «Seigneur! Que veux-tu que je fasse?» Une femme intelligente qui avait été pendant bien des semaines dans une grande angoisse, s'écriait finalement: «Je ne connais rien de la paix de Dieu, mais j'ai fini de lutter avec Lui. Je suis justement condamnée. J'ai résolu de me soumettre à Dieu, de le servir et de faire tout le bien possible, tant que je vivrai, puis d'aller en enfer comme je le mérite.» Son pasteur lui répondit tranquillement: «Vous aurez de la peine à aller en enfer de cette manière.» Il n'en dit pas davantage. Cette femme au cœur droit et franc remarqua bientôt que sa soumission tranquille et volontaire, son désir que Dieu la dirigeât, tandis qu'elle faisait patiemment son devoir, lui apportait une paix stable et la force de marcher en avant. Elle devint bientôt une chrétienne distinguée par sa piété vivante. Sa volonté était soumise à la volonté de Dieu.—Connaître la volonté du Seigneur Jésus et l'accomplir suivant sa force, c'est le principe même de la vraie religion.

Je vous conjure surtout de ne point demander de Dieu qu'il vous accorde «la consolation et la joie.» Ne vous arrêtez pas à rechercher le bonheur. Un soldat blessé ne doit pas s'attendre à quelque soulagement avant que la balle ait été extraite. Lorsque le plomb qui envenime sa plaie a été enlevé, il éprouve du soulagement et il guérit. De même, lorsque le péché qui corrompt sortira de votre cœur aussi bien que toute mauvaise hostilité contre Dieu, vous trouverez la joie; mais non pas avant Ne vous adonnez pas à la poursuite avide et égoïste des jouissances. Paul était parfaitement content de souffrir la faim, la fatigue, l'emprisonnement et la mort, pour l'amour de Jésus-Christ. Il ne demandait pas perpétuellement d'être «heureux, toujours heureux,» comme certains chrétiens amollis le font de nos jours. Faire la volonté de Christ, sauver des âmes étaient sa joie et sa couronne.

Pierre ne s'arrête pas à la prédication de la repentance du péché. Il indique Christ et recommande à ses auditeurs de confesser immédiatement le Seigneur Jésus. Abandonner le péché et suivre le divin Sauveur, tel était en somme et en substance le devoir que Pierre imposait à ceux qui lui demandaient avec angoisse: «Que ferons-nous?» Tel est aussi votre devoir. Commencez tout de suite à faire la première chose que Christ vous commande. En quoi que ce soit que Christ vous presse, soumettez-vous! obéissez! Lorsque vous aurez cédé, pour plaire à Christ, ne fut-ce qu'en un seul point, le changement aura commencé. Lorsque vous aurez cédé en un seul point par principe, vous serez prêts à céder en tout. C'est être converti que d'avoir la volonté de se confier en Christ et de marcher avec Christ. Si vous consentez à obéir à Christ et à le faire à tout hasard, et quoi qu'il en coûte, vous êtes chrétien. Quant à être ravi en extase, il sera bien temps d'y songer lorsque vous serez au ciel. Dans ces conseils simples et pratiques, je n'ai rien dit de la prière. Car si vous essayez de faire ce que la Parole de Dieu et le St.-Esprit vous commandent, vous serez inévitablement amenés à prier avec ferveur. Et à moins que vous ne fassiez réellement ce que le Seigneur demande de vous, toutes les prières de l'univers ne pourraient sauver votre âme.—*Cuyler.*

Ecole du Sabbat.

PRÉPARATION DES LEÇONS.

COMME la récitation occupe la plus grande partie de l'heure de l'école du Sabbat, et qu'elle est le point central de tous les exercices de cette heure, la préparation de la leçon et la manière dont la récitation doit être dirigée réclament quelque attention de la part de ceux qui ont à cœur la prospérité de l'école du Sabbat.

Nous avons vu des classes où le moniteur, la leçon imprimée à la main, lisait les questions à sa classe, et où les élèves, ayant également les questions à la main et leur Bible ouverte devant eux, cherchaient nonchalamment et lisaient les réponses. Peut-être que ni les élèves ni le moniteur ne s'étaient occupés un moment de la leçon avant l'heure de la récitation, et nous pouvons bien penser qu'elle ne restait pas longtemps dans leur mémoire. Il est inutile de demander si une étude faite dans ces conditions peut être considérée comme une étude de la Parole de Dieu, ou si réellement c'est montrer un vrai respect pour les Ecritures saintes.

Une étude de la leçon biblique sérieusement faite, dans un esprit de prière, récompensera richement l'élève. Prenez le temps d'étudier convenablement la leçon. Lisez le chapitre d'où elle est tirée avec une soigneuse attention jusqu'à ce que votre esprit en ait saisi les idées aussi distinctement que possible. Comparez-le ensuite avec les questions et cherchez-y les réponses. Confiez, si vous le voulez, à votre mémoire les paroles mêmes de la Bible; c'est souvent une bonne chose de le faire; mais évitez, d'un autre côté, l'habitude d'apprendre comme un perroquet, à répéter des paroles sans en comprendre le sens. Acquérez, autant que possible, une connaissance géographique des contrées où se sont passées les scènes dont parle la leçon. Des cartes géographiques de ces contrées vous seront d'un grand secours. Ces conseils peuvent être aussi profitables aux moniteurs qu'aux élèves.

Plusieurs de ceux qui liront ces lignes peuvent avoir été, depuis nombre d'années, occupés au soin de leurs affaires et avoir perdu l'habitude d'étudier. Ils diront peut-être qu'ils ne peuvent apprendre la leçon; mais, mon cher frère ou ma chère sœur, vous apprenez beaucoup d'autres choses; et il ne se passe pas une semaine que vous n'acquériez quelques nouvelles idées sur des sujets quelconques; et pourquoi ne serait-ce point sur des sujets bibliques? Mais essayez et vous verrez que chaque effort que vous ferez pour apprendre la leçon vous rendra plus facile les efforts suivants. La plupart des difficultés que rencontrent, en étudiant, jeunes et vieux, proviennent de ce que l'on s'efforce d'apprendre d'une manière abstraite, c'est-à-dire de confier à la mémoire des paroles qui n'ont que peu ou point de sens ou des idées à moitié comprises.

Nous n'avons point de peine de nous souvenir de ce que nous a dit un voisin ou une voisine, ou d'un conseil pratique que l'on nous aurait donné concernant nos affaires, lors même qu'on ne nous en aurait parlé qu'une seule fois. Pourquoi n'agissons-nous pas de la même manière à l'égard de ces leçons de la Parole de Dieu? Souvent la difficulté provient de ce que les événements du récit biblique nous paraissent trop éloignés et fictifs. Nous ne nous représentons pas assez que les leçons pratiques qui sortaient en paroles vivantes et efficaces de la bouche de Christ ou de ses apôtres, nous sont adressées. Il n'est donc pas étonnant que nous ayons de la peine à nous en souvenir. Plaçons-nous parmi la foule qui écoutait Jésus, suspendue à ses lèvres; suivons-le sur les sentiers poudreux de la Palestine; ou joignons-nous au petit groupe de disciples qui pleuraient au pied de la croix, sur le Calvaire. Ou bien encore, suivons les apôtres dans leurs luttes et dans leurs triomphes; voyons-les, le dos ensanglanté par les verges, couchés au fond de sombres prisons; prêchant Jésus devant les savants Athéniens ou les incultes habitants de Lystre, ou levant les mains enchaînées devant Festus ou devant Néron, et rappelons-nous qu'ils n'étaient que des hommes, comme ceux que nous voyons dans notre vie journalière, ne possédant pas plus de force divine pour les soutenir qu'il n'est possible à tout chrétien d'obtenir s'il veut la rechercher comme eux. Il ne sera pas difficile de se rappeler une histoire qui fera ainsi tressaillir notre cœur.

Mais ce qu'il nous faut surtout—en premier comme en dernier lieu—c'est l'esprit de Dieu pour nous aider à étudier sa Parole. Que moniteurs et élèves s'efforcent sincèrement de l'obtenir, et qu'ils aient l'ardent désir d'être rendus meilleurs par la leçon, et alors elle ne manquera pas d'être profitable à tous. E.-H. W.

LEÇONS SUR LE LIVRE DES ACTES.

LEÇON XXX.

PREMIÈRE ÉPITRE AUX THESSALONICIENS.

1. A QUELLE église Paul écrivit-il les premières épîtres que nous possédons de lui?—Aux Thessaloniciens.

2. Où les écrivit-il?—Il paraît bien probable qu'il les écrivit durant son long séjour à Corinthe.

3. Quels étaient les sentiments de Paul à l'égard des frères de Thessalonique? 1 Thess. 2: 8.

4. Que dit-il de son désir de les revoir? ch. 2: 17.

5. Pourquoi n'alla-t-il pas? V. 18.

6. Ne pouvant point aller lui-même les voir, comment chercha-t-il à les affermir et à les exhorter dans la foi? ch. 3: 1–2.

7. Pourquoi était-il si inquiet à leur égard? Vers. 5.

8. Quel rapport Timothée lui apporta-t-il de ses frères? V. 6.

9. Comment ce rapport consola-t-il Paul? Versets 7, 8.

10. Quel est le contenu des trois premiers chapitres de la première épître aux Thessaloniciens?—Ils abondent en paroles d'affection et de gratitude pour la constance que ses frères avaient témoignée, malgré des afflictions et des épreuves, ainsi qu'en paroles d'encouragement à persévérer dans le bien.

11. A part ces expressions d'amour pour eux, dans quel but leur écrivait-il?—Il désirait les faire revenir de quelques erreurs dans lesquelles ils étaient tombés.

12. A qui s'associe-t-il en commençant sa lettre? chap. 1: 1.

13. Quelle bénédiction prononça-t-il dès l'abord?

14. Quelle assurance encourageante leur donna-t-il? Versets 2–4.

15. Que dit-il de leur exemple? Versets 7, 8.

16. Quel grand changement avait-on observé en eux? V. 9.

17. Qu'est-ce que Paul dit de ses travaux et de ceux de Silas parmi eux? chap 2: 1.

18. Comment ces deux apôtres avaient-ils montré leur fidélité et leur confiance en Dieu? V. 2.

19. Quelle était, d'après Paul, la nature de leur prédication comparée à celle de nombre d'orateurs populaires de nos jours? Versets 4–6.

20. Quelle avait été leur manière d'agir envers les Thessaloniciens? Versets 7–12.
21. Pourquoi remerciait-il Dieu tout spécialement? V. 13.
22. Quel exemple de support avaient-ils imité dans leurs afflictions? V. 14.
23. Quelle allusion fait-il aux Juifs incrédules. Versets 15, 16.
24. Quelles expressions de joie affectueuse emploie-t-il en parlant de ses frères de Thessalonique? Versets 19, 20.
25. Quelle raison avaient-ils de s'attendre à des afflictions? chap. 3: 3, 4.
26. Quels vœux fait-il à Dieu pour eux? Versets 10–13.
27. Quelle exhortation Paul leur donne-t-il? chap. 4: 1.
28. Quelle était la volonté de Dieu à leur égard? V. 3. Voyez note.
29. Quelle exhortation leur donna-t-il? V. 9, 10.
30. Quelle légère réprimande leur fait-il pour avoir négligé leurs affaires temporelles? chap. 4: 11, 12.

LEÇON XXXI.

PREMIÈRE ÉPITRE AUX THESSALONICIENS.—FIN.

1. QUELLE est l'instruction de Paul que cette église n'avait pas bien comprise?—Voyez dans ce Département l'article sur l'épître aux Thessaloniciens.
2. Dans quelle tristesse se trouvaient ceux qui avaient perdu des amis?
3. Quelles douces paroles de consolation leur adresse-t-il? chap. 4; 13, 14.
4. Quelle déclaration formelle leur fait-il? Vers. 15.
5. Pourquoi parle-t-il si fermement sur ce sujet?—Sans doute parce que les Thessaloniciens craignaient que ceux d'entre eux qui étaient morts ne vissent pas la venue de Christ.
6. Dans quel ordre Paul parle-t-il des événements se rattachant à la seconde venue de Christ et à la résurrection? Versets 16, 17.
7. Quel usage leur recommanda-t-il de faire de ses paroles? V. 18.
8. Que dit-il encore en parlant de la seconde venue de Christ? chap. 5: 1.
9. Pourquoi n'avait-il pas besoin de parler des temps et des moments? V. 2.
10. Qu'entend-on par les mots «jour du Seigneur»? Comparez 2 Thess. 1: 7–10 avec Joël 2: 1, 2 et Soph. 1: 14–18.
11. Que doivent dire ceux qui n'attendent point la seconde venue de Christ? V. 3.
12. Comment seront-ils surpris?
13. Qui est-ce qui ne sera pas surpris par le jour du Seigneur, et pourquoi? Versets 4, 5.
14. Etant des enfants de lumière, qu'est-ce que nous aurons d'autant plus soin de faire? V. 5.
15. Quelle est l'armure que l'apôtre exhorte les enfants de lumière à revêtir? V. 8.
16. Quel est le dessein de Dieu concernant ceux qui croient fidèlement en Christ? V. 9.
17. Quelle précieuse assurance leur est-il donné par la mort de Christ? V. 10.
18. Quelle conduite Paul exhorte-t-il l'église à avoir envers ceux qui président sur elle selon le Seigneur? Versets 12, 13.
19. Quelle exhortation adresse-t-il à ces derniers? Versets 14, 15.
20. Quels devoirs chrétiens leur recommande-t-il? Versets 16, 17.
21. Quels sentiments Dieu désirait-il voir régner en eux? V. 18.
22. Quel esprit de soigneuse recherche et de discernement devaient-ils montrer concernant leur état spirituel?
23. Avec quel soin les chrétiens devraient-ils se conduire? V. 22.
24. Quelle prière fervente l'apôtre angoissé prononce-t-il pour les enfants du Seigneur? V. 23.
25. Quelle assurance exprime-t-il que cette œuvre s'accomplirait en eux? V. 24.
26. Quelle requête leur adresse-t-il? V. 25.
27. En terminant, que leur demande-t-il de faire? V. 27.
28. A qui, outre les Thessaloniciens, ce chapitre semble-t-il spécialement applicable?

LEÇON XXXII.

SECONDE ÉPITRE AUX THESSALONICIENS.

1. POURQUOI Paul dut-il écrire une seconde lettre aux Thessaloniciens? — Il semble qu'il y avait dans sa première lettre des choses qu'ils n'avaient pas bien comprises.
2. Comment avaient-ils profité de ses exhortations à montrer dans l'épreuve leur foi, leur charité et leur patience? 2 Thess. 1: 3, 4.
3. Quels encouragements les Thessaloniciens pouvaient-ils trouver dans leurs afflictions? V. 5.
4. Comment Dieu devait-il finalement traiter leurs persécuteurs? V. 6.
5. Quand leur dit-il qu'ils auraient du repos de leurs afflictions? V. 7.
6. De qui le Seigneur sera-t-il accompagné à sa seconde venue?
7. Qu'est-ce que cette venue apportera à ceux qui ne connaissent point Dieu et à ceux qui n'obéissent pas à son Evangile? Versets 8, 9.
8. Comment les justes le recevront-ils? V. 10.
9. Pourquoi Paul priait-il continuellement? Versets 11, 12.
10. Après avoir adressé ces paroles d'instruction et d'encouragement, de quoi Paul parle-t-il de nouveau? ch. 2: 1.
11. Dans quelle erreur étaient-ils tombés concernant cet événement?
12. De quelle manière continue-t-il à leur parler pour les faire revenir de cette erreur? V. 2.
13. Pourquoi ne devaient-ils pas s'attacher à la croyance que Christ devait venir de leur temps?
14. Que dit-il devoir arriver avant la venue du Seigneur? V. 3.
15. Comment décrit-il «l'homme de péché»? Vers. 4.
16. A quelle puissance fait-il évidemment allusion?
17. Qu'est-ce qu'il leur rappelle? V. 5.
18. Dans quels autres termes désigne-t-il l'homme de péché? Versets 7, 8.
19 Quand dit-il que ce pouvoir serait ouvertement révélé? V. 7.
20. Qu'est-ce qui l'empêchait de se développer? —Le paganisme qui était soutenu par des empereurs païens.
21. Quelle devait être la fin de cette puissance? V. 8. Voyez aussi Dan. 7: 10, 11.
22. Pourquoi y en aura-t-il qui seront trompés par les faux miracles qui seront accomplis? Versets 9, 10.
23. Quelle autre conséquence s'attireront-ils pour s'être détournés de la vérité? Versets 11, 12.
24. Quel était le sujet de la reconnaissance de Paul? V. 13.
25. A quoi les exhorte-t-il? V. 15.
26. Pourquoi les exhorte-t-il à prier? ch. 3: 1, 2.
27. Quelle confiance exprime-t-il à leur égard? Versets 4, 5.
28. Dans quoi quelques-uns des Thessaloniciens persistaient-ils malgré les avertissements que Paul leur avait donnés dans sa première lettre? V. 11.
29. Que recommandait-il à l'égard de telles personnes? V. 12.
30. Comment devait-on traiter ceux qui ne voulaient point se laisser reprendre? V. 14.
31. Comment dit-il que l'on devait éviter d'être dur envers eux? V. 15.
32. Comment cette épître se termine-t-elle? Versets 17, 18.

LEÇON XXXIII.

RÉCAPITULATION.

1. A quelle église Paul écrivit-il des lettres, tandis qu'il prêchait et souffrait la persécution à Corinthe?
2. Qu'est-ce qui l'engagea à leur écrire?
3 Comment avait-il obtenu connaissance de leur état et de leurs besoins? 1 Thess. 3: 2–6
4. Pour quelles choses les loue-t-il? Chap. 1: 3, 6–10; 2: 13.
5. Que dit-il de la manière dont lui et Silas avaient travaillé parmi eux? Chap. 2: 1–12.
6. Comment parle-t-il de leur patience à endurer les afflictions? Vers. 14.
7. Quelle allusion fait-il à ceux qui étaient les principaux instruments de la persécution des disciples de Jésus? Versets. 14–16.
8. Comment exprime-t-il son estime pour les frères de Thessalonique?
9. Que dit-il de la visite que leur fit Timothée? Chap. 3: 1–6.
10. Comment fut-il réjoui du rapport que Timothée lui fit sur leur compte? Versets. 7–13.
11. Comment les exhorte-t-il à vivre honnêtement, dans l'amour fraternel et dans l'activité? Chap. 4: 6–12.
12. Quelle est l'erreur qui les avait engagés à délaisser leur travail et à négliger leurs affaires?
13. Dans quelle erreur étaient-ils tombés concernant ceux qui étaient morts?
14. Comment Paul les fit-il revenir de leur méprise?
15. Pourquoi les appelle-t-il enfants de la lumière et enfants du jour? Chap. 5: 5.
16. Sous quelle obligation étaient-ils ensuite à l'égard des lumières qu'ils avaient reçues? Versets 6–8.
17. Par quelle exhortation sérieuse et quels souhaits affectueux termine-t-il cette lettre?
18. Qu'est-ce qui semble avoir engagé Paul à écrire la seconde lettre aux Thessaloniciens?
19. Quelle ressemblance trouvez-vous entre la première partie de cette épître et celle de l'épître précédente?
20. Dans laquelle les loue-t-il le plus?
21. Laquelle de ces lettres contient les plus grandes menaces de la colère de Dieu contre leurs impies persécuteurs?
22. Quelle est celle qui a le plus de promesses encourageantes pour les croyants?
23. Quelle est celle qui contient les plus fortes expressions d'affection cordiale?
24. Quelle est celle qui renferme les reproches les plus directs contre ceux qui sont dans l'erreur?
25. Sur quels sujets leur donne-t-il des instructions spéciales dans sa première lettre? 1 Thess. 4: 9–18.
26. Et sur quels sujets dans la seconde? 2 Thess. 2: 1–12; 3: 6–15.
27. Quel est le puissant système d'erreur qui devait s'élever avant qu'ils pussent attendre la venue du Seigneur?
28. Jusqu'à quand devait-il durer? V. 8.
29. Comment devait-il être détruit?
30. Quelle conduite Paul recommande-t-il envers ceux qui ne voulaient point marcher d'accord avec l'église, mais persistaient dans la désobéissance? Chap. 3: 6, 14, 15.

NOTES SUR LA LEÇON XXX.

1 Thess. 1: 1. Paul, Silvain et Timothée. —Silas ou Silvain et Timothée n'accompagnèrent point l'apôtre lorsqu'il dut fuir de Thessalonique et de Bérée, et ne le rejoignirent qu'à Athènes; ils ne demeurèrent point avec lui dans cette ville ayant été promptement renvoyés à Thessalonique (Chap. 3: 1; Act. 17: 10–15), ce qui montre que cette épître ne peut avoir été écrite d'Athènes, mais de Corinthe où ils le rejoignirent plus tard.

Verset 16. La colère de Dieu est parvenue sur eux pour y mettre fin.—Ceci se rapporte évidemment à la désolation de la nation juive savoir l'anéantissement de son pouvoir politique, de ses lois, de ses rites, de ses cérémonies, de son temple et de son culte, ce qui arriva moins de vingt ans après. Ils étaient déjà jugés comme méritant la colère de Dieu, mais Dieu retint sa colère jusqu'à l'accomplissement du temps.

Chap. 3: 1. Ne pouvant attendre davantage.—Paul avait été éloigné de Thessalonique par une violente persécution et il avait tout lieu de croire que le petit groupe de disciples qu'il y avait laissé serait poursuivi par les mêmes ennemis dont il avait eu à souffrir. Il semble avoir éprouvé une grande inquiétude que cette petite église qui ne faisait que commencer ne pût supporter ces persécutions. Ceci fait comprendre le désir qu'il avait de les revoir, de sorte qu'étant empêché d'aller auprès d'eux, il consentit à rester seul à Athènes, tandis qu'il envoyait Timothée pour les visiter et les affermir dans leur foi. Les trois premiers chapitres de cette épître montrent combien grandes avaient été les craintes qu'il avait éprouvées à leur égard, et le soulagement et la joie qu'il avait ressentis en apprenant que les persécutions qu'ils avaient endurées ne les avaient pas éloignés de la foi.

Chap. 4: 3–8. C'est ici la volonté de Dieu, savoir, votre sanctification.—Ce n'est point le tout de l'expérience chrétienne de croire simplement n Christ, car ses frères avaient déjà fait cela. La volonté de Dieu était que la vérité qu'ils avaient reçue produisît en eux la sanctification (Jean 17: 17). Non seulement ils devaient accepter Christ comme sauveur de leurs péchés passés, mais si son sacrifice devait avoir quelque efficacité pour eux, l'œuvre commencée à leur conversion devait se poursuivre et les purifier de leurs mauvaises coutumes. Leur vie devait être pure et ils devaient se conduire droitement les uns envers les autres. Paul ne base pas ses instructions sur sa propre autorité, mais sur l'autorité de Dieu qui l'avait inspiré par son Saint-Esprit.

NOTES SUR LA LEÇON XXXI.

Actes 5: 1. Vous n'avez pas besoin qu'on vous en écrive.— Il est évident, d'après plusieurs expressions, que Paul avait déjà parlé de la seconde venue de Christ (chap. 1: 10). C'était un thème qui était très-cher à l'apôtre, et qu'il fait ressortir dans toutes ses épîtres.

Ne dormons donc pas comme les autres. —Bien loin d'être satisfaits de la lumière que nous avons reçue de Dieu, ce fait même augmente notre responsabilité et devrait nous engager à veiller et à le servir avec plus de reconnaissance.

Verset 23. Tout ce qui est en vous, l'esprit l'âme et le corps.—L'apôtre n'exprime pas l'idée que l'homme a une âme et un esprit vivant indépendamment du corps, pas plus que celle qu'il a un corps vivant indépendamment de l'âme et de l'esprit. Le texte est plutôt un énoncé énergique signifiant l'homme tout entier.

Soit conservé irrépréhensible pour l'avénement de notre Seigneur Jésus-Christ! —Il paraît évident que ce chapitre est spécialement applicable à la dernière génération, à ceux qui seront „rachetés d'entre les hommes" (Apoc. 14: 4), et ne verront point la mort. Avec quelle force ces exhortations solennelles ne devraient-elles pas agir sur notre esprit! Quelle consolation et quelle espérance ne devrions-nous pas tirer de ces précieuses promesses!

NOTES SUR LA LEÇON XXXII.

2 Thess. 1: 5. Qui sont une preuve du juste jugement de Dieu.—Une preuve du jugement à venir. Les justes qui sont les plus dignes d'être heureux, et pour lesquels la terre fut faite, souffrent des persécutions, tandis que les méchants triomphent; mais au jour du jugement de Dieu, toutes choses seront faites avec justice, et il sera rendu à chacun „selon ses œuvres". L'état d'inégalité actuel est une preuve du jugement à venir.

Verset 9. Une perdition éternelle.—Le mot grec traduit ici par *perdition* signifie une *complète destruction*, une entière oblitération; il ne signifie pas la perte du bonheur, mais la destruction de l'être entier. Il est traduit par „destruction" dans un grand nombre de versions.

Chap. 2: 1. Pour ce qui regarde l'avénement de notre Seigneur.—Leur ardente espérance de la venue de Christ leur avait fait commettre une erreur: ils s'attendaient à le voir apparaître en leurs jours. Ils ne pouvaient demeurer dans cette erreur, car la déception qui devait en être immanquablement la conséquence en aurait poussé probablement plusieurs au découragement.

Verset 3. L'homme de péché.—C'est le pouvoir papal. Lisez Dan. 7: 25 et Apoc. 13: 1-8.

Verset 6. Et vous savez ce qui le retient. —Le mystère ou système d'iniquité qui n'était pas encore manifesté à cette époque était retenu, dans la providence de Dieu, jusqu'à ce que la vérité se fût répandue parmi les nations et que le temps fût accompli, ce qui n'arriva que quelques siècles plus tard.

Verset 7. Celui qui lui fait obstacle présentement.—Les entraves que le paganisme mettait aux différentes formes de corruption qui s'introduisaient déjà dans l'Eglise ne permirent pas le complet développement de la papauté; mais lorsque ces entraves disparurent, et que l'empire romain devint nominalement chrétien, l'homme de péché acquit bientôt une puissance illimitée.

Verset 9.—Quelques traductions se lisent et avec de bonnes raisons: „Dont la venue est après l'efficace de Satan" rapportant le pronom à Christ de la venue duquel il est question dans le verset précédent. Suivant ces traductions, la venue de Christ doit avoir lieu peu après, ou au temps où le grand chef-d'œuvre de Satan, le Spiritisme moderne, aura atteint l'apogée de sa puissance et séduira des millions d'hommes.

Verset 10. Parce qu'ils n'ont point reçu l'amour de la vérité.—Les pécheurs ne périssent point sans une cause quelconque, et cette cause est exprimée dans les paroles ci-dessus. Ils peuvent avoir la vérité, ils peuvent reconnaître qu'elle s'harmonise dans toutes ses parties et qu'elle est conséquente à ses principes; mais tout cela n'aboutit à rien. Ils doivent aimer la vérité elle-même d'un amour entier qui influe sur toute leur conduite, qui change la vie et forme le caractère; qui agisse tellement sur le cœur et sur la vie que les séductions du péché ne peuvent détourner du droit chemin. Dieu n'a point décrété leur condamnation, mais elle arrive comme conséquence et comme pénalité de leur amour du péché.

Verset 13. Vous a choisis dès le commencement pour vous donner le salut.—Vous a *élus*, car le mot grec a cette signification. Il est évident: (1) Que la Bible enseigne la doctrine de „l'élection"; (2) Qu'un certain nombre de personnes furent élues dès le commencement; (3) Que ce nombre sera tel qu'ils peupleront complétement la terre. Gen. 1: 28; Apoc. 7; 1-4; (4) Que ceux qui composent ce nombre doivent être d'un caractère particulier. De même que l'homme fut créé *physiquement* à l'image de son créateur, Christ, il devait aussi, dans le dessein de Dieu, perfectionner un caractère modelé d'après celui de son créateur. Son caractère était donc prédestiné ou déterminé lorsque sa création fut *décidée* avant qu'il reçut l'existence, Eph. 1: 4; (5) Que cette élection dépend de conditions que doivent remplir les individus choisis. Ces conditions sont toujours énoncées ou impliquées dans le texte ou le contexte des passages qui parlent de l'élection ou prédestination; (6) Que ces chrétiens de Thessalonique avaient rempli ces conditions en acceptant Christ, en acceptant la vérité et en s'y soumettant, et en étant sanctifiés par elle par l'opération du Saint-Esprit dans leurs cœurs.

LES EPITRES

—DE—

SAINT-PAUL AUX THESSALONICIENS.

PAR MME. E.-G. WHITE.

TANDIS que Paul était à Corinthe, prêchant la Parole et travaillant également de son métier, Silas et Timothée arrivèrent de Macédoine Le plaisir qu'il eut de revoir ses deux fidèles collaborateurs raffermit son zèle et son courage pour résister à l'opposition qui augmentait de plus en plus et qui avait beaucoup gêné à ses travaux. L'apôtre reconnaît lui-même qu'il avait été à Corinthe «dans la faiblesse, dans la crainte et dans un grand tremblement;» mais que Dieu, «qui console ceux qui sont abattus», l'avait consolé par l'arrivée de ses amis. Le désir de Dieu est que ceux qui travaillent ensemble dans l'œuvre de l'Evangile, soient intimement unis par les liens de la charité chrétienne, de sorte que la présence de chacun d'eux réjouisse et encourage les autres.

Paul avait renvoyé Timothée visiter les lieux témoins de ses premiers travaux afin d'affermir et d'édifier l'église de Thessalonique. Le rapport encourageant de Timothée avait consolé Paul. Aussi fut-il poussé à écrire à ses frères bien-aimés. Nous possédons sa première et sa seconde épître à cette église. Son cœur débordait d'amour pour ces chrétiens qui avaient embrassé l'Evangile de Christ et qui s'étaient soumis à des opprobres et à des persécutions qui, auparavant, leur étaient inconnues.

Mais il y avait encore une autre raison pour laquelle Paul écrivait à ses frères. Quelques-uns de ceux qui, depuis peu, avaient reçu l'Evangile, étaient tombés dans des erreurs concernant ceux d'entre eux qui étaient morts depuis leur conversion. Ils avaient espéré être tous témoins de la seconde venue de Christ; mais ils avaient été profondément affligés en voyant des croyants mourir les uns après les autres, ce qui rendait impossible qu'ils vissent cet événement désirable: la venue de Christ dans les nuées du ciel.

D'autres, qui étaient tombés dans l'erreur de croire que Christ devait venir dans ce temps-là, étaient imbus de l'idée fanatique que c'était une chose méritoire de témoigner sa foi en abandonnant tout travail et en attendant dans l'oisiveté le grand événement qu'ils croyaient proche. D'autres encore méprisaient le don de prophétie, le mettant au-dessous de tous les autres dons.

Paul écrivit donc à l'église de Thessalonique. D'abord il les salue, et il invoque sur eux la bénédiction de Dieu et du Seigneur Jésus-Christ. Il leur rappelle ses travaux parmi eux, et comment ils avaient écouté sa parole, se détournant des idoles «pour servir le Dieu vivant et véritable; et pour attendre du ciel son fils Jésus, qu'il a ressuscité des morts, lequel nous délivre de la mort à venir.»

Il parle ensuite de son travail et de celui de ses collaborateurs, leur rappelant avec quelle hardiesse ils avaient prêché l'Evangile parmi eux, au milieu de l'opposition, de combats et de découragements «non pour plaire aux hommes, mais pour plaire à Dieu qui éprouve nos cœurs.»

Paul entreprend ensuite de renseigner ses frères de Thessalonique sur le véritable état des morts. Il parle d'eux comme étant endormis, dans un état inconscient: «Or, mes frères, je ne veux point que vous ignoriez ce qui regarde ceux qui dorment, afin que vous ne soyez point attristés, comme les autres qui n'ont point d'espérance. Car si nous croyons que Jésus est mort, et qu'il est ressuscité, de même aussi ceux qui dorment en Jésus, Dieu les ramènera avec lui . . . par le Seigneur lui-même, avec un cri d'exhortation, et une voix d'archange, et avec la trompette de Dieu, descendra du ciel; et ceux qui sont morts en Chist ressusciteront premièrement; puis nous, qui resterons, serons enlevés ensemble avec eux, dans les nuées, au-devant du Seigneur, en l'air; et ainsi, nous serons toujours avec le Seigneur. C'est pourquoi consolez-vous par ces paroles.»

Les amis des justes morts ne doivent pas s'affliger comme ceux qui, ayant perdu des êtres aimés, n'ont aucune espérance en Jésus-Christ, et ne sont point consolés par l'avenir immortel qui suit la résurrection des justes. Paul s'adresse aux Thessaloniciens comme à des gens qui s'étaient détournés des habitudes de l'idolâtrie païenne pour servir Christ. De vagues idées païennes concernant l'état des morts étaient plus ou moins mêlées à la nouvelle foi. Mais ceux qui reconnurent clairement la vérité de la résurrection des morts, que Paul prêchait, furent grandement fortifiés. L'espérance consolante qu'ils recevaient ainsi, que ceux qui étaient morts en Christ ressusciteraient des morts pour vivre d'une vie sainte, heureuse et immortelle, formait un contraste frappant avec leurs premières idées païennes sur la mort. Car ils avaient cru qu'il n'y avait aucune vie future, aucun heureux revoir avec ceux qu'ils avaient aimés et perdus sur la terre.

Les Thessaloniciens s'étaient ardemment emparés de l'idée que Christ devait venir transmuer les croyants qui étaient alors en vie pour les prendre auprès de lui. Ils avaient craint de voir mourir ceux qui leur étaient chers, de peur qu'ils ne perdissent l'avantage que devait leur procurer la venue du Seigneur. Mais ils avaient vu la mort coucher dans la tombe, un à un, ceux qu'ils aimaient, et ils les avaient vus avec crainte et tremblement disparaître du milieu d'eux. Tous leurs ancêtres avaient été ainsi ensevelis, et les Thessaloniciens avaient considéré pour la dernière fois la face de leurs morts, ne s'attendant pas à les revoir jamais dans la vie future.

La réception de la lettre de Paul fut un grand événement pour eux. Des communications écrites entre deux amis étaient une chose qui arrivait rarement à cette époque. Il y eut une grande joie dans l'église, lorsque l'épître fut ouverte et lue. Quelle consolation les paroles de Paul, qui leur révélaient le véritable état des morts, ne leur donnèrent-elles pas! Paul leur montrait par là que ceux qui vivraient à la venue de Christ n'iraient point au-devant de leur Seigneur avant ceux qui étaient morts en Jésus. Car la voix de l'archange et la voix de Dieu se feraient entendre à ceux qui dorment, et ceux qui étaient morts en Christ devaient ressusciter d'abord, avant que le sceau de l'immortalité ait été accordé aux vivants. «Puis nous, qui vivrons et qui resterons, serons enlevés ensemble avec eux dans les nuées, au-devant du Seigneur, en l'air, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur.

C'est pourquoi, consolez-vous l'un l'autre par ces paroles.»

Nous pourrions difficilement comprendre l'espérance et la joie que cette lettre donna à l'église de Thessalonique. Ils crurent et estimèrent cette lettre qui leur était envoyée par leur père dans l'Evangile, et leurs cœurs débordèrent d'affection pour celui qui leur avait apporté la précieuse lumière de la vérité. Il leur avait dit ces choses auparavant; mais alors ces doctrines leur étaient si nouvelles et si étranges, qu'il n'y a rien de surprenant à ce qu'ils ne les aient pas toutes parfaitement comprises. Mais ils avaient faim et soif de vérité, et l'épître de Paul leur communiqua une nouvelle espérance et une nouvelle force, une foi plus ferme et une affection plus profonde pour leur Rédempteur qui avait, par sa mort, mis en évidence la vie et l'immortalité.

Les ténèbres qui avaient recouvert le sépulcre de leurs morts étaient dissipés; car ils savaient que ceux de leurs amis qui étaient morts en Christ, sortiraient de leurs tombeaux et jouiraient d'une vie immortelle dans le royaume de Dieu. La foi chrétienne était couronnée pour eux d'un nouvel éclat, et une nouvelle gloire accompagnait pour eux la vie, la mort et la résurrection de Christ.

Paul écrivait: «Même aussi ceux qui dorment en Jésus, Dieu les ramènera avec lui.» Il est des gens qui interprètent ce passage comme signifiant que ceux qui dorment seront ramenés avec Christ du ciel; mais Paul veut faire comprendre que, de même que Christ est ressuscité des morts, Dieu ramènera de leurs sépulcres les saints qui dorment, pour les prendre avec lui dans le ciel. Précieuse consolation! espérance glorieuse! non seulement pour l'église de Thessalonique, mais pour tous les vrais chrétiens qui vivent sur la terre.

Paul avait auparavant traité si complétement le sujet des signes des temps, montrant les événements qui devaient avoir lieu avant que le Fils de l'homme se révélât dans les nuées du ciel, qu'il ne jugea point nécessaire d'entrer ici encore dans beaucoup de détails. Il est pourtant fait allusion d'une manière marquée à ses premiers enseignements sur ce sujet: «Pour ce qui regarde les temps et les moments, vous n'avez pas besoin, mes frères, qu'on vous en écrive; car vous savez bien vous-mêmes, que le jour du Seigneur viendra comme un larron qui vient la nuit. Car, quand ils diront paix et sûreté, alors une ruine subite les surprendra.»

Les indifférents et les incrédules ferment leurs yeux aux signes que Christ a donnés pour avertir les hommes de sa venue. Ils cherchent à apaiser toute crainte, toute appréhension, au moment même où les signes de la fin s'accomplissent rapidement, et où le monde se hâte vers la période où le Fils de l'homme sera révélé du ciel. Mais ceux qui reçoivent la lumière de la vérité telle qu'elle luit sur leur sentier, ne sont point dans les ténèbres pour être surpris par cet événement. Paul dit qu'il serait coupable d'être indifférent aux signes qui précèderaient la seconde venue de Christ. Il appelle ceux qui seraient coupables de cette négligence des enfants de la nuit et des ténèbres. Il encourage par ces paroles ceux qui seraient vigilants et qui veilleraient: «Mais quant à vous, mes frères, vous n'êtes point dans les ténèbres pour être surpris par ce jour-là, comme on le serait par un voleur. Vous êtes tous des enfants de la lumière, et des enfants du jour; nous ne sommes point enfants de la nuit, ni des ténèbres. Ne dormons donc pas comme les autres, mais veillons et soyons sobres.»

Les enseignements que donne l'apôtre à ce sujet sont de nos jours d'une importance spéciale, et ceux qui vivent si près de la grande consommation des siècles devraient tout particulièrement être sobres et veiller. Le chrétien qui veille est un chrétien actif, cherchant avec zèle à purifier sa vie et à faire tout ce qui est en son pouvoir pour la cause de Dieu. A mesure que son amour pour Dieu augmente, il voit aussi augmenter sa charité pour son prochain. Il a de de grandes épreuves, comme en eut son maître et, semblable à lui, il est en quelque degré, un homme de douleur, gémissant à cause des abominations qui se commettent sur la terre. Mais ce chagrin n'aigrit point son caractère ni sa tranquillité d'esprit. Si ses afflictions sont un chagrin selon Dieu, elles ne font qu'élever et purifier son caractère. Il est amené dans une communion plus intime avec Christ, tellement qu'il sera participant des consolations de son divin Maître et aura finalement part à sa gloire dans la mesure où, en butte à une opposition persécutrice, il prend part à ses souffrances.

Paul, continuant d'adresser ses avertissements à cette église, dit: «Au reste, mes frères, nous vous prions d'avoir en considération ceux qui travaillent avec vous, et qui président sur vous selon le Seigneur, et qui vous exhortent, ayant pour eux le plus grand amour, à cause de l'œuvre qu'ils font. Soyez en paix entre vous.»

Les Thessaloniciens étaient fort ennuyés par des personnes qui se joignaient à eux avec des idées et des doctrines fanatiques. L'église avait été convenablement organisée et des personnes avaient été nommées pour remplir les fonctions de ministres et de diacres. Mais il y en avaient qui ne voulaient point se soumettre à ceux qui étaient chargés d'exercer l'autorité dans l'église. Des personnes passionnées et opiniâtres prétendaient non seulement au droit de juger en particulier, mais voulaient imposer leurs manières de voir dans l'église. C'est pourquoi Paul appelle sérieusement l'attention de ses frères sur la considération et le respect dus à ceux qui avaient l'autorité dans l'église et qui étaient également chargés des responsabilités qui s'y rattachaient. Il avertit les Thessaloniciens de ne point mépriser le don de la prophétie, et leur recommande un esprit de discernement afin de distinguer une fausse manifestation d'une vraie: «N'éteignez point l'Esprit. Ne méprisez point les prophéties. Eprouvez toutes choses; retenez ce qui est bon.» Il prie que Dieu veuille les sanctifier complétement afin que tout ce qui était en eux, «l'esprit, l'âme et le corps, fût conservé irrépréhensible pour l'avénement de notre Seigneur Jésus-Christ»; et en terminant il ajoute cette parole d'assurance: «Celui qui vous a appelés est fidèle, et il le fera aussi.»

Dans cette Première Epître aux Thessaloniciens, les enseignements de Paul concernant la seconde venue de Christ s'accordaient parfaitement avec les premières instructions qu'il avait adressées à cette église. Pourtant quelques-uns des frères de Thessalonique se méprirent sur le sens de ses paroles. Ils crurent qu'il exprimait l'espérance de vivre lui-même de manière à être témoin de l'avénement du Sauveur. Cette croyance servit à augmenter leur enthousiasme et leur excitation. Ceux qui avaient autrefois négligé leur travail et leur devoir se considéraient comme appuyés par l'apôtre; c'est pourquoi ils persistèrent plus qu'auparavant dans leurs croyances erronées.

Dans sa seconde lettre à cette église, l'apôtre cherche à les faire revenir de leur méprise et dépeint le vrai état dans lequel ils se trouvaient. Il exprime la confiance qu'il avait dans leur intégrité chrétienne, et sa reconnaissance envers Dieu de ce que leur foi ne chancelait pas et de ce que leur charité les uns pour les autres abondait, ainsi que leur zèle pour leur divin Maître. Il leur dit aussi qu'il les a donnés en exemples aux autres églises à cause de la foi patiente et constante avec laquelle ils soutenaient courageusement la persécution et les afflictions que l'opposition des ennemis de Dieu attirait sur eux. Il leur rappelle l'espérance qu'ils pouvaient avoir d'être délivrés de tous leurs soucis et de toutes leurs peines quand le Seigneur serait révélé. «Exerçant la vengeance avec des flammes de feu, contre ceux qui ne connaissent point Dieu, et qui n'obéissent pas à l'Evangile de notre Seigneur Jésus-Christ.»

Les enfants écoutent peu, mais ils imitent volontiers; la légèreté naturelle à leur âge leur fait bien vite oublier ce qu'on leur dit; mais ils font comme d'eux-mêmes ce qu'ils voient faire. Or si Dieu leur a donné cet instinct secret d'imitation, n'impose-t-il pas par là même à leurs parents l'obligation de ne leur montrer que des exemples propres à les former au bien? (Mgr Mioland, *Mand.* 1843.)

NOTES DE LA RÉDACTION.

Nous signalons à l'attention de nos lecteurs la série d'articles que nous avons commencée dans notre dernier numéro sur la vision des *Sept Sceaux*. Elle constitue, pour parler ainsi, le cadran le plus complet et le plus frappant de l'horloge prophétique de l'Apocalypse. Il nous retrace, tranchée en sept périodes, toute l'histoire ecclésiastique, depuis les premiers jours du Christianisme jusqu'au retour de Christ. On y aperçoit l'Eglise passant à travers sept phases successives de triomphes, de persécutions, de puissance, de ténèbres, de soulagement et de signes précurseurs de la dernière phase qui est sa glorieuse délivrance par l'arrivée de son Rédempteur sur les nuées du ciel. On y voit, à mesure que les sceaux se déroulent et que l'histoire justifie les divines prédictions, l'aiguille inspirée sauter, sur le sublime cadran, d'heure en heure jusqu'à ce qu'elle arrive au chiffre *six* où elle est actuellement arrêtée, dans une solennelle attente, prête à donner le signal de la fin des empires d'ici-bas.

Aucun de nos lecteurs ne voudra manquer l'occasion de se familiariser avec une des admirables prophéties que Dieu nous a données et qui sont „comme une lampe qui brille dans un lieu obscur jusqu'à ce que le jour vienne à paraître". 2 Pier. 1: 19.

—Nous commençons dans ce numéro un court aperçu du *Spiritisme*, dû, comme l'article dont nous venons de parler, à notre correspondant d'outre-mer, M. U. Smith. Quelque succinct qu'il soit, il donnera à ceux de nos lecteurs qui ne le connaissent pas encore, une idée assez complète du phénomène qui est peut-être le plus saisissant du XIXe siècle. Ce mouvement apparaît comme accomplissement d'une prophétie des derniers jours. Comment, en effet, une „philosophie nouvelle" qui laisse bien loin derrière soi toutes les perfections de notre siècle de merveilles par des prodiges classés jusqu'ici dans la région de l'impossible, et qu'elle accomplit, au nom de Dieu, à la face des savants étonnés, comment ce signe du temps ne serait-il pas consigné dans la prophétie? La Bible devait dire si ces phénomènes sont une manifestation de la puissance divine ou de la puissance satanique. Quoi qu'il en soit, le Spiritisme est destiné à jouer un rôle sans égal dans la crise religieuse finale de notre monde—crise dont on voit partout déjà des ferments menaçants.

L'article en question montre avec une grande clarté la manière frappante dont le Spiritisme a jusqu'ici accompli les prophéties qui le prédisent. Le lecteur soucieux d'être au courant des grands événements qui se préparent, lira avec attention l'article de ce numéro comme celui qui suivra.

Les Signes des Temps

Le Septième Jour est le Repos de l'Eternel, ton Dieu.

BALE (SUISSE), MAI 1884.

SOMMAIRE.

Articles Variés. PAGE
Luther et la Réformation 353
La Seconde Venue de Christ 355
La Vérité 355
Christianisme Apostolique et celui d'Aujourd'hui. 363
A la Jeunesse.
Vie de John Nelson un des Collaborateurs de John Wesley. 358
Le Songe de M. Rollin. 359
Tempérance.
Le Vin et la Bible. 356
Articles des Rédacteurs.
Aimer la Miséricorde 360
Le Spiritisme 361
Qui a changé le Jour de Repos ? 361
Les Sept Sceaux 362
Notes de la Rédaction 367
Conférence importante à Bienne 368
Une Visite en Italie et en Roumanie . . . 368
Concile Adventiste Européen 368
Ouvrages reçus 359
Ecole du Sabbat.
Préparation des Leçons. 364
Leçons sur le Livre des Actes 364
Notes sur les Leçons 365
Les Epitres de St. Paul aux Thessaloniciens . 366
Correspondance.
Extraits de Lettres. 357

UNE VISITE EN ITALIE ET EN ROUMANIE.

EN compagnie de M. le pasteur B.-L. Whitney et de ma nièce, Mlle Edith Andrews, comme interprète, j'ai eu récemment le privilége de faire une visite à nos frères de ces pays. La vérité présente n'a pas encore été beaucoup prêchée en Italie. Ces doctrines ont été partiellement présentées, il y a un certain nombre d'années, à Torre Pellice, contrée habitée par les Vaudois du Piémont, et, quelques années plus tard, à Naples, par M. le docteur H.-P. Ribton. Dans le premier endroit, il y a quelques personnes observant le Sabbat du Seigneur qui n'ont pas cessé d'avoir foi dans l'œuvre, malgré les grandes difficultés et les oppositions qu'elles ont eu à surmonter pendant les années passées. Il en est d'autres qui croient ces vérités mais qui, à cause de difficultés spéciales qu'ils ont à rencontrer, n'ont jamais pleinement obéi à leurs convictions.

Nous avons été heureux de voir ces personnes qui, quoique seules, sont demeurées fermes malgré une opposition qui a duré de longues années, et nous avons pris plaisir à leur adresser des paroles d'encouragement et d'espérance. Il nous paraît que, dans un avenir très-proche, nous devrons travailler davantage dans ces contrées; que la vérité devra y être prêchée d'une manière plus complète, de sorte que ces personnes puissent être encouragées et que d'autres puissent avoir l'occasion d'apprendre à connaître la vérité de Dieu. On consacrera plus d'attention à cette question dans les importantes assemblées que nous annonçons dans ce numéro. Ce n'est pas une des moindres preuves de la puissance de cette vérité sur le cœur, que des personnes, demeurant seules pendant des années, entendant rarement la voix d'un prédicateur et se trouvant au milieu d'oppositions et de difficultés, avec très-peu d'encouragement, puissent encore conserver leur foi dans l'œuvre et porter la lourde croix qui consiste à garder le Sabbat du septième jour. La vérité de Dieu est si claire et ses preuves si convaincantes que, lorsqu'elle a une fois pénétré l'esprit, elle n'en est point facilement enlevée; du reste, l'Esprit de Dieu console, réjouit et fortifie les cœurs des croyants. C'est à cause de cela que nous voyons des personnes pauvres en ce monde, et même d'humbles femmes, pouvoir résister aux influences dont elles sont entourées et porter ainsi pendant des années la croix de l'impopularité. Il y a là une source intérieure de consolation et de force qui soutient ceux qui sont dans le chemin du devoir. C'est là une preuve évidente que nous avons la vérité de Dieu.

Nous pensons que la partie septentrionale de l'Italie est la plus favorable pour la prédication de la vérité. Le peuple y paraît intelligent; et étant de ceux qui ont été persécutés pour leurs convictions religieuses, nous croyons qu'ils seraient plus prêts à recevoir une vérité impopulaire que ceux qui n'ont jamais rien supporté à cause de leur amour pour leur foi.

A Naples, les observateurs du Sabbat se réunissent régulièrement dans une petite salle et s'efforcent de maintenir les principes de la loi de Dieu. Ces personnes ont beaucoup sacrifié pour la cause de la vérité. Ils n'ont eu jusqu'ici que peu d'occasions de s'instruire, n'ayant que très-peu de publications sur la vérité dans leur propre langue, et entendant bien rarement prêcher. Depuis la publication du journal italien, ils se trouvent être dans des circonstances plus favorables. Notre frère Biglia de cet ville se voue entièrement à l'œuvre de la circulation du journal et à la prédication.

Nous espérons que le temps n'est pas éloigné où il sera possible de faire davantage en Italie qu'il n'a été fait jusqu'à présent, et que bientôt des efforts spéciaux seront faits pour annoncer la vérité aux habitants de ce pays. Nous avons tenu trois assemblées publiques à Naples dans la salle mentionnée ci-dessus. Deux de ces réunions furent fréquentées par un auditoire assez nombreux, composé de personnes qui semblaient être intéressées à ce qu'on leur disait et qui paraissaient être une classe de personnes intelligentes. Nous n'hésitons pas à croire qu'à mesure que ces doctrines seront présentées au peuple par ceux qui parlent la langue du pays, il se trouvera bien des cœurs obéissants, prêts à recevoir la vérité de Dieu.

Nous avons passé environ quatre jours à Pitesti, ville de Roumanie. La vérité a déjà été prêchée dans cet endroit, il y a douze ou quinze ans, et quelques personnes l'ont embrassée. Nous y avons trouvé, comme résultat de cette prédication, frère Toma G. Aslan et plusieurs autres amis gardant les commandements de Dieu et la foi de Jésus.

Nous avons eu une entrevue très-agréable avec ces personnes. Six discours ont été prononcés par M. le pasteur Whitney et l'auteur de ces lignes, et notre auditoire ne fit qu'augmenter jusqu'à la fin. Il y a à Pitesti des gens qui sont profondément attachés à la vérité et qui nous ont paru être de la classe la plus intelligente de la société et jouissant d'une certaine influence. A part ceux qui observent déjà le Sabbat, il y en a un certain nombre qui sont intéressés à la vérité. D'ici à un avenir prochain, des efforts seront faits pour présenter la vérité au peuple de la Roumanie d'une manière plus complète. Un grand nombre de personnes sont désireuses de lire nos ouvrages, et le journal que nous commençons à publier dans cette langue paraît être le bienvenu. Dans toutes ces contrées, et dans d'autres encore, l'œuvre doit être poursuivie avec énergie. La vérité étendra bientôt ses rayons divins à travers toute l'Europe. Nous nous attendons là ce que, dans les pays ou nos frères Aslan et Biglia se voueront désormais complétement à la prédication de la vérité et travailleront à son avancement; d'autres ouvriers seront suscités pour travailler avec eux. Nous avons le ferme espoir qu'il y aura bientôt dans ces contrées de nombreux observateurs du Sabbat. Dieu veuille hâter son œuvre.

G.-I. B.

CONFÉRENCE IMPORTANTE A BIENNE.

APRÈS avoir consulté nos principaux frères nous avons décidé d'avoir une conférence à Bienne (Suisse), les 24, 25 et 26 du mois de mai courant. Cette conférence s'occupera d'affaires importantes: on discutera des voies et moyens à adopter pour l'avancement futur de l'œuvre et pour l'organisation d'une Conférence. Nous espérons que, vu l'importance de cette assemblée, un grand nombre de personnes y prendront part. Nous y attendons nos frères A. Biglia de Naples, (Italie), et T.-G. Aslan de Roumanie comme représentants des frères de ces contrées.

Nous croyons que le temps est venu d'organiser complétement une Conférence, comprenant tous ceux qui observent le Sabbat et qui ont embrassé les doctrines des Adventistes du Septième Jour en Allemagne, en France, en Suisse, en Roumanie et en Italie. Nous croyons qu'en organisant une Conférence d'après le plan adopté par nos frères d'Amérique dans leurs organisations d'Etats, la cause de la vérité peut recevoir une plus grande impulsion et que de plus importants résultats pourront être obtenus.

Ce sera la dernière occasion que j'aurai de voir les frères suisses dans une assemblée générale avant mon retour en Amérique. Les réunions que nous avons eues depuis mon arrivée en Europe ont été des moments bénis et profitables, et j'y ai pris personnellement un grand intérêt. J'espère faire encore, dans cette prochaine assemblée, la connaissance d'un plus grand nombre de frères et de sœurs.

G.-I. B.

CONCILE ADVENTISTE EUROPÉEN.

UN concile de tous nos principaux ouvriers en Angleterre, Norvége, Suède, Danemark, Allemagne, Suisse, Italie et Roumanie se tiendra à Bâle (Suisse), le 27 mai au soir et continuera jusqu'au dimanche suivant, 1 juin.

Nous espérons rencontrer à ce concile des représentants de toutes nos diverses missions en Europe ainsi que les principaux de nos frères de Suisse et des contrées ci-dessus mentionnées.

Cette réunion sera des plus importantes. Il y sera discuté des questions qui se rapportent spécialement à notre œuvre dans les différentes contrées de l'Europe. Nous espérons que des mesures seront prises pour étendre notre œuvre dans toutes les directions. Ce sera également une occasion de nous humilier devant Dieu et de lui adresser d'ardentes prières. Nous avons besoin de rechercher tous ensemble le Seigneur afin que sa bénédiction repose sur nous et qu'il fasse prospérer la cause de la vérité présente dans toutes ces contrées de l'Europe, et qu'il nous donne la force et la sagesse de donner une plus grande impulsion à son œuvre dans ce vaste champ d'activité. Dieu nous a donné une vérité précieuse et glorieuse. Il nous a confié une grande lumière; la lumière même qu'il faudrait au peuple qui est en danger de périr; et nous avons la lourde responsabilité d'aviser aux meilleures méthodes de travailler et de rendre l'œuvre efficace.

Le temps est venu d'avancer avec plus de hardiesse et plus de force que jamais.

L'œuvre en Amérique n'a jamais fait d'aussi rapides progrès qu'elle n'en fait actuellement. Nos frères prêchent dans les plus grandes villes et la vérité est répandue à travers tout le pays. Nous avons besoin, ici en Europe, d'être animés de cette flamme vivante et de recevoir un tel baptême de l'Esprit de Dieu que nous puissions être une lumière pour tous ceux qui nous entourent et amener bien des âmes à la connaissance de la vérité. Nous espérons que tous ceux que cela concerne seront ici présents au commencement de l'assemblée et y resteront jusqu'à la fin, et que la bénédiction de Dieu reposera sur nous avec une grande puissance.

G.-I. B.